

traire une fantaisie personnelle de l'auteur, née du désir d'expliquer le nom charmant d'une petite chapelle dans la campagne attique. Dans *Le Dernier Amour* du prince Genghi, les personnages et le cadre du récit sont empruntés, non à un mythe ou à une légende, mais à un grand texte littéraire du passé, à l'admirable roman japonais du XI^e siècle, le *Genghi-Monogatari* de la romancière Mourasaki Shikibu, qui relate en six ou sept volumes les aventures d'un don Juan asiatique de grand style. Mais, par un très caractéristique raffinement, Mourasaki « escamote » pour ainsi dire la mort de son héros et passe du chapitre où Genghi devenu veuf décide de se retirer du monde à celui où sa propre fin est déjà un fait accompli. La nouvelle qu'on vient de lire a pour but, sinon de remplir cette lacune, du moins de faire rêver à ce qu'eût été cet épilogue si Mourasaki elle-même l'avait composé. La *Fin de Marko*, récit que, depuis des années, je me proposais d'écrire, n'a été rédigé qu'en 1978. Le conte a pour point de départ un fragment de ballade serbe évoquant la mort du héros aux mains d'un mystérieux, banal, et allégorique passant. Mais où ai-je lu ou entendu cette histoire à laquelle, ensuite, j'ai souvent repensé? Je ne le sais plus, et ne la retrouve pas dans les quelques textes du même genre que j'ai sous la main, et qui donnent de la mort de Marko Kraljevič plusieurs versions, mais pas celle-là. Enfin, La *Tristesse de Cornelius Berg* (Les *Tulipes de Cornelius Berg* dans le texte d'autrefois) avait été conçu comme devant servir de conclusion à un roman laissé jusqu'ici inachevé. Nullement oriental, sauf pour deux brèves allusions à un voyage de l'artiste en Asie Mineure (et l'une d'elles est elle-même un ajout récent), ce récit n'appartient guère, en somme, à la collection qui précède. Mais je n'ai pas résisté à l'envie de mettre en regard du grand peintre chinois, perdu et sauvé à l'intérieur de son œuvre, cet obscur contemporain de Rembrandt méditant mélancoliquement à propos de la sienne.

Rappelons pour les amateurs de bibliographie que Kâli décapitée avait paru dans *La Revue européenne* en 1928, Wang-Fô et Genghi, respectivement, dans *La Revue de Paris* en 1936 et 1937, et durant ces mêmes années 1936-37 *Le Sourire de Marko* et *Le Lait de la mort* dans *Les Nouvelles littéraires*, et *L'Homme qui a aimé les Néréides* dans *La Revue de France*. *La Fin de Marko* a paru dans *La Nouvelle Revue française* en 1978.

Supplément

LA NOUVELLE EURYDICE

C'était en pleine campagne, à la petite halte de Vives, en octobre, par l'un de ces octobres pluvieux qui ne sont guère que les avant-coureurs de novembre. Je venais de descendre du train; j'étais debout sous l'auvent vitré, je me rappelai soudain que c'était mon anniversaire, et que, ce jour-là, j'atteignais vingt-deux ans. J'étais sorti de cette période obscure, tortueuse, engagée de toutes parts dans l'avenir, qu'on est convenu d'appeler l'enfance; l'adolescence aussi m'avait fui presque à mon insu: pour bien des jeunes hommes pauvres, s'épuisant à conquérir un diplôme, avoir seize ans est un luxe hors de portée. J'atteignais l'âge où l'on commence à chercher autour de soi les personnages de l'idylle, et peut-être du drame, qu'on se croit dû par la vie. L'avant-veille, j'avais pris dans une gare étrangère un billet de quatrième classe; j'avais voyagé le plus économiquement possible, par petites étapes, avec, sur ma poitrine, précieusement serrées entre l'étoffe et la chair, les premières lettres que j'eusse reçues d'une femme. L'espoir d'un changement dans ma vie faisait de ce retour au pays natal une espèce d'aventure. J'avais foi au bonheur, n'en ayant jamais eu, et aux passions, me figurant n'en pas connaître. Ce n'est pas nous, c'est Dieu, c'est le hasard plutôt, qui choisit nos amours; puisque je n'en avais pas vécu d'autres, c'est celui-là que je vais raconter.

Il est difficile, en essayant de se souvenir, de ne pas inventer, et parce que plus tard on fut épris d'une femme, on antidate de bonne foi l'amour qu'on eut pour elle. Deux

© Éditions Gallimard, 1991.

© Éditions Bernard Grasset, 1931,
pour la première édition.

années plus tôt, quand j'étais revenu chez moi afin d'assister aux noces d'une de mes sœurs, la seule qui me restât, je n'avais qu'entrevu Thérèse. J'avais eu pour Emmanuel d'Olinsauve l'une de ces amitiés d'enfant qui sont un culte et une passion tout ensemble; il était mon aîné et de santé plus fragile; cet attachement si simple (je le croyais si simple) et qu'à peine par humilité j'osais supposer réciproque; l'imitation timide de ses propos et de ses gestes; le respect naïf que m'inspirait sa réserve, ses manières, et peut-être son nom, tout cela est au début de ma vie comme un faisceau de causes où je ne puis rien changer. Nous avions grandi, non pas ensemble, mais côte à côte, dans des habitations toutes proches, si proches que la maison de Longemeuse, où mes parents avaient passé leur vie, ne paraissait, vue de la route, qu'une autre aile de Vivombre. On avait frayé d'une propriété à l'autre, amicalement, comme on le fait entre voisins de campagne; on s'était fréquenté parce qu'on était du même milieu, sinon du même monde; on n'est jamais tout à fait du même monde; peut-être ai-je toujours considéré Vivombre, et Emmanuel lui-même, à travers le prestige qu'avait dans le pays cette famille plus ancienne et différent des autres.

Ainsi, pendant de longs mois, je n'avais su de Thérèse que son nom, son âge (elle était aussi l'aînée d'Emmanuel), la forme de sa bouche et la nuance de ses yeux. La fiancée d'Emmanuel devait servir de demoiselle d'honneur; elle était en retard; on n'attendait plus qu'elle pour se rendre à l'église; cette attente lui conférait une importance extraordinaire et le prestige de ne pas être là. Indifférent à sa beauté, dont je ne pensais pas m'éprendre, je m'aperçus seulement qu'elle portait une robe presque rose, rappelant, selon la mode de l'époque, le calice renversé d'un glaïeul, et qu'un large chapeau de velours noir mettait sur son visage l'ombre pathétique qu'on voit au centre des vieux cadres. Cette vision qui tenait du roman et du songe resta dans ma mémoire à la façon d'un objet aperçu derrière une glace sans tain, qu'on voit sans espérer l'atteindre, mais qui va se perdant sous de plus vagues profondeurs, à mesure que l'ombre, les reflets, et la buée de notre haleine s'interposent entre lui et nous. Ayant aimé Thérèse pour des qualités que la vie développa plus tard, je ne regrette point de l'avoir si peu connue à une époque où elle n'était encore qu'elle-même. Ce fut pour cette raison que je ne ressentis jamais, à l'égard d'Emmanuel, d'irritation véritable: je ne pus lui en vouloir de donner à Thérèse, par ses torts envers elle, l'occasion de vertus que le bonheur laisse sans emploi.

Emmanuel et Thérèse se marièrent en décembre, dans une petite ville que je ne connaissais pas. Vers cette époque, des lettres, chaque semaine plus courtes, où Emmanuel racontait

son bonheur, vinrent peu à peu m'apprendre qu'elle aimait la campagne, les lentes promenades à cheval et la musique de Robert Schumann. Ces précisions m'émurent comme de grandes découvertes; sachant d'elle toutes ces choses, j'en imaginai plus facilement quelques autres; je me la représentais comme ces héroïnes de théâtre ou de livres de vers, qui consolent les jeunes hommes romanesques de la banalité des vivantes. Je me la rappelais moins que je ne l'avouais à moi-même: je finissais par confondre son visage avec ceux des portraits de femmes qu'il m'était arrivé d'apercevoir à Vivombre, comme si, entrant dans cette famille, elle avait pris, avec le nom, la ressemblance des aïeules. Il m'était plus commode de me la figurer parfaite, puisque je la connaissais à peine, car les défauts, plus que les qualités, ont je ne sais quoi de personnel, de précis, qu'il est malaisé de prévoir chez quelqu'un. J'enviais Thérèse à Emmanuel d'Olinsauve comme je lui enviais son élégance, qui était presque de la grâce, son goût délicat, et jusqu'à l'indolence, qu'il portait dans sa vie. Je l'enviais: je ne le jalousais point. Mon existence infiniment moins facile me faisait dédaigner cette tiède félicité provinciale: peut-être, au fond de moi-même, méprisai-je Emmanuel de s'être si vite calfeutré dans du bonheur.

Comme s'il n'avait pas suffi que Thérèse fût la fiancée, puis la femme, de mon unique compagnon d'enfance, la mort, en me reprenant tous les miens, me rapprocha des seuls amis qui pouvaient les remplacer, et fit d'Emmanuel et de Thérèse, sinon des parents, du moins presque des proches. Lorsque mon père mourut, ce fut par les lettres de Thérèse, moins négligente qu'Emmanuel à répondre, que j'obtins ces récits d'agonie qui laissent aux survivants une expérience anticipée, presque un itinéraire de la mort. La sympathie que me témoignait Thérèse me força, non de feindre l'affliction, mais d'exagérer celle que j'éprouvais déjà. À cette époque, j'enseignais le français dans une famille allemande; les règlements d'affaires qui suivent toujours les deuils et souvent les font oublier, finirent (je l'affirmai du moins) par nécessiter ma présence. Mes amis tenaient à m'éviter la tristesse d'être seul, dans cette maison si longtemps laissée vide et comme désaffectée; en m'invitant à Vivombre, Thérèse ajoutait, avec la simplicité des femmes qui s'exposent aux soupçons, parce qu'elles ne les prévoient pas, qu'Emmanuel était absent et qu'elle m'attendrait seule.

Ces mots, qu'elle avait tracés sans y voir une autre signification que banale, me remuèrent plus que ne l'eût fait une invite. Ayant peu fréquenté les femmes, j'inclinai, comme la plupart des très jeunes hommes, à m'en faire une opinion méprisante, mais immotivée, anticipant sur l'expérience que

J'espérais avoir d'elles. L'hypothèse qu'elle se souvînt encore du bref instant où nous avions été en présence me parut plausible parce qu'elle était flatteuse : des images que j'eusse repoussées à l'état de veille me hantèrent durant les heures d'insomnie et m'envahirent dans les rêves. Les événements de cette passion encore tout imaginaire et future se déroulèrent pour moi, avec cette facilité romanesque qu'ils ont tant qu'on se contente d'en rêver. Sans croire aimer Thérèse, je me figurais, ou plutôt (comme les enfants qui se bercent en se racontant des histoires), je me représentais qu'elle m'aimait. Mettant à l'épreuve une loyauté dont rien encore ne m'avait demandé l'emploi, je me pré-munissais contre des tentations que je ne songeais pas à éviter, et l'héroïsme que je me prêtais à les vaincre me rassurait sur moi-même. Si folles que fussent les imaginations que je rapportais à Thérèse, l'idée de supplanter Emmanuel ne me venait même pas : ce fut en découvrant jusqu'à quel point la possession de Thérèse m'eût semblé criminelle, que je sentis combien m'était cher l'ami que je ne voulais pas trahir.

Si peu sensible que je fusse au décor des émotions et des rencontres, mon retour à Vivombre resta toujours lié, dans mon souvenir, aux aspects qu'avait alors le paysage, et jusqu'aux impressions de la température. Il bruînait. C'était un temps d'arrière-automne, un de ceux où l'universelle décoloration des choses tend à nous montrer, dans la lumière, un prestige auquel elles ont renoncé. J'étais las, ayant voyagé depuis le matin dans des conditions particulièrement fatigantes et pénibles, non par goût, comme je le fis plus tard, mais simplement par pauvreté. Une voiture me mena de la gare à la grille de Vivombre : chaque tour de roue, me faisant entrer dans cet avenir si passionnément imaginé d'avance, intégrait celui-ci au présent et bientôt au passé. Déjà, je commençais à douter que ce lendemain, dont je m'étais tant promis, différât de la journée précédente à laquelle il se reliait par une pente insensible, et la tristesse de cette après-midi pluvieuse se communiquait à ma vie.

Thérèse me reçut dans une chambre éclairée par une lampe ; elle était vêtue d'une robe sans couleur, qui me parut quelconque parce qu'elle était simple, mais cette simplicité, en même temps qu'elle me déçut, me toucha comme une nudité toute spirituelle et partant plus intime. Elle me demanda d'excuser Emmanuel de ne pas être là ; l'image tout idéale qu'elle me traça de leur union me parut vraisemblable, et j'eusse continué d'y croire, si elle-même plus tard ne l'avait pas démentie. Et cependant, à son regard, à son ton de voix,

même à son sourire, un autre eût compris que trois ans déjà avaient passé sur leur amour ; mais trop occupé de ce qu'elle ne ressentait pas pour moi, je n'analysai point ce qu'elle ressentait pour un autre. Je rougis d'avoir pu croire, ou du moins me flatter, que l'aventure me guettât sur le seuil d'une maison de province, où la femme d'un ami m'accueillait par bonté. À la sollicitude qu'elle montrait pour mes études, mon avenir, ma santé même, je crus, avec un peu d'amertume, qu'elle ne voyait en moi qu'un enfant sans importance, mais loin que mon orgueil en souffrît, je sus gré à cette jeune femme aisément maternelle de me donner ainsi une part stable de son cœur. Je ne reniai point mes imaginations passées ; simplement, je les oubliai ; parce que je la trouvais éloignée de toute fantaisie d'amour, soudain je me pris à l'aimer.

Alors, le romanesque de la vertu succéda à celui du désir : après l'avoir, sans raisons, soupçonnée d'être peu fidèle, je la jugeai parfaite parce que je voulais qu'elle le fût. Sentir, pour les jeunes gens réfléchis, est une expérience plus émouvante qu'agir, et que leur offre encore plus rarement la vie. Le souvenir des longs mois où j'habitai Vivombre se perd dans une continuité d'émotions si profondes, qu'elles ressemblent à du calme. Nos causeries, empreintes du charme grave des choses abstraites, établissaient entre nous cette intimité de l'esprit, plus rare que celle du cœur. D'elle, je glanai mille petits faits insignifiants, mais chers, dont s'était composée leur vie : si proche, si familier me devint leur amour, que je m'en souviens par moment comme d'un bonheur que j'ai perdu. Par une sorte d'imitation tendre, j'en vins à chérir mon ami d'autant plus que je le découvrais en elle ; et si constante était la sensation de sa présence, évoquée sans cesse par Thérèse, que lorsque Emmanuel parut, j'eus l'impression qu'il continuait d'être là.

Il avait dû s'absenter pour je ne sais quel devoir de famille ; à cette époque, sa mère vivait encore. Je sentis que son arrivée interrompait quelque chose, comme d'ailleurs celle de Thérèse l'eût fait, si lui et moi nous avions été seuls. Ce long éloignement avait fait de nous des étrangers l'un pour l'autre : je n'étais plus l'adolescent dont il avait gardé l'image ; il s'étonnait, il s'alarmait peut-être d'avoir à reconnaître que je n'avais plus seize ans. J'avais froid ; il demanda je ne sais quelle boisson chaude ; il mit à me préparer un mélange des attentions presque excessives. Thérèse avait quitté la chambre pour aller parler aux servantes. Il baissa la voix, il me demanda brusquement :

« Comment la trouves-tu ? »

— Elle est très belle », répondis-je.

Et je rougis comme si ce n'était pas cela qu'il fallait dire. Je repris :

« Elle est très bonne.

— N'est-ce pas ? » dit-il.

Le bonheur d'autrui n'est jamais tout à fait ce qu'imaginait notre envie : Emmanuel m'avait fait du sien des descriptions exaltées, comme s'il s'efforçait d'y croire. Mais il y a pour nous quelque chose de plus nécessaire que d'être heureux, c'est de se figurer que le bonheur existe. Les premiers jours, Emmanuel et moi n'eûmes ni l'occasion ni le désir de confidences ; ensuite, nos entretiens eurent pour sujet Thérèse ; j'en fis l'éloge dans un langage qui avait été le sien, à l'époque de ses fiançailles, mais qu'il n'employait plus, et qui peut-être l'exaspérait sur mes lèvres. Il suffit bien souvent de l'entendre louer par un autre pour prendre en horreur une vertu chez quelqu'un. Mon amour se faisait moins pur, maintenant que je la croyais moins heureuse, mais ce lent envahissement du désir, ou plutôt du trouble, me rendait en face d'elle plus hésitant et plus timide : je craignais à la fois que mes paroles et que mon silence me trahissent. J'aurais voulu qu'elle me confiât ses tristesses ; j'avais peur de l'humilier en m'apercevant qu'elle souffrait. Le soir, je la quittais pour la retrouver dans mes rêves ; la solitude me devenait plus dangereuse que ne l'avait été sa présence, car je m'y abandonnais davantage. Plus je m'enfonçais chaque nuit dans ces songes humiliants d'être successivement repoussés, subis et regrettés, plus j'avais besoin de l'imaginer impeccable : peut-être parce que sa vue suffisait, sinon à me satisfaire, du moins à me calmer, je perdais chaque matin le courage de partir. Elle n'avait plus, pour moi, sa bonté tranquille de naguère ; j'en vins à penser qu'elle ne m'avait reçu, puis gardé à Vivombre, qu'afin de voir si la jalousie, chez Emmanuel, suffirait à réveiller l'amour, et qu'elle m'en voulait d'avoir si peu réussi.

Je n'osais plus douter qu'Emmanuel aimât ailleurs ; j'eusse désiré me rapprocher de lui, afin d'en obtenir de plus formelles confidences ; un scrupule me faisait reculer ces tentatives d'éclaircissement dont je n'eus que trop profité. Chose étrange, notre affection avait, non pas diminué, mais grandi : me rappelant l'image délicate, mais banale, de Thérèse fiancée, je me demandais si ce n'était pas de lui qu'elle tenait tout ce qui maintenant me charmait en elle. Ses mains, son visage, ses yeux, où je croyais lire des reproches, parce que je m'en faisais à moi-même, tout en lui m'émouvait d'autant plus que je sentais chaque jour ma loyauté plus fragile. Que ma présence lui fût pénible, j'entendais l'ignorer, qu'elle lui fût chère, je n'osais m'en souvenir. M'inquiétant de ses amours, je me reprochais d'y croire, me jugeant trop son ami pour

qu'il me tût quelque chose. Je me souviens d'une après-midi de janvier, où je ne sais quelles raisons domestiques avaient forcé Thérèse à nous laisser seul à seul. Assis à la fenêtre, je suivais du regard, dans la brume, les avenues effacées de ce parc à la française ; nous avions épuisé les sujets qui dispensent de se parler cœur à cœur ; une gêne se glissait entre nous à la faveur de nos silences ; je le soupçonnais vaguement de se croire déjà trahi. Je sentais mon ami me fixer avec insistance ; j'en éprouvais un trouble dont je craignais qu'il s'aperçût. Il me dit soudain :

« Tu souffres ? »

Je secouai négativement la tête. Il reprit :

« Tu souffres aussi ?

— Je n'ai rien », lui dis-je.

Et comme si ses questions m'avaient donné le droit de l'interroger à mon tour :

« Emmanuel...

— Quoi ? dit-il.

— Toi non plus, tu n'es pas heureux. »

Il sourit d'un sourire fatigué, qui lui était habituel et m'avait toujours été cher.

« Si je n'étais pas heureux, dit-il, je n'en conviendrais pas. »

Il vint s'asseoir en face de moi, près de la fenêtre qui n'était plus qu'un carré gris. Il était dans l'ombre et moi dans la lumière ; je souffrais de ne pas distinguer son visage.

« Tu ne l'aimes plus ? dis-je.

— Cela t'intéresse ? » dit-il.

J'étais trop jeune pour que mon émotion ne se trahît pas dans ma voix.

« Emmanuel, dis-je, tu aimes quelqu'un d'autre.

— Qui ? dit-il.

Il s'était levé. Au son de sa voix, je sus qu'il avait pâli. Il répéta :

« Qui ?

— Qui ? Je ne sais pas », lui dis-je.

Bien que je fusse aussi ému que lui, je m'en voulais de l'avoir bouleversé. Je murmurai :

« Emmanuel, elle est parfaite. »

Il répéta doucement, à la façon d'un écho :

« Elle est parfaite. »

Et il se rassit. Penchant la tête, il paraissait s'absorber dans une pensée que je n'osais suivre. Il reprit :

« Elle est parfaite... Stanislas, ne comprends-tu pas que c'est bien là tout le drame ?

— Le drame ? Qu'elle soit parfaite ?

— Je ne la vaud pas », dit-il.

J'avais peur, où pourrait m'entraîner l'humilité de ses aveux. Je dis banalement :

« Je ne te comprends pas.

— Je sais, dit-il. Tu ne comprends pas. Tu ne comprends pas. »

Quelque chose de notre intimité d'enfance me revint en mémoire. J'essayai gauchement de lui poser la main sur l'épaule. Il s'écarta.

« Emmanuel, dis-je, que puis-je faire pour toi ?

— Je ne t'ai rien demandé », fit-il.

Il se leva pour sortir. Je sentais avec dépit mes yeux se remplir de larmes : pouvais-je lui affirmer que je n'étais pas coupable, en ce moment où je désirais l'être ? Je répétai :

« Emmanuel... »

De nouveau, lentement, il se rapprocha. Je balbutiai :

« Emmanuel, je ne...

— Écoute », dit-il.

J'attendis. Il se taisait pourtant. Quelque chose de suppliant avait passé dans sa voix. Brusquement, avec une sorte de détresse :

« Ah ! Stanislas, tu es si jeune... »

J'aurais voulu m'expliquer, comprendre. Je lui tendis les mains ; la largeur de la chambre nous séparait ; il sortit. Je me souviendrai toujours, avec un serrement de cœur, de la détresse de son sourire. Mes affaires qui traînaient en longueur me fournissaient les excuses pour rester davantage. Il me semble qu'il m'eût été plus facile de m'en aller, s'il me l'avait demandé, ou s'il avait su que je le faisais pour lui.

Je revois en esprit les longues heures où Emmanuel nous abandonnait l'un à l'autre, soit qu'il n'eût pas de soupçons, qu'il voulût peut-être se punir d'en avoir, ou qu'il trouvât dans ma présence un prétexte pour délaissier Thérèse. Seuls, dans ce tête-à-tête qui devenait pénible depuis qu'il n'était plus volontaire, le silence s'établissait entre nous à la façon d'un tiers. Un soir d'hiver, j'étais assis près d'elle dans le salon provincial un peu froid, tiède seulement de sa présence ; pour la première fois, à des observations insignifiantes, elle m'avait répondu avec une dureté dont vainement je cherchais la cause. La peine presque physique que je lisais sur son visage faisait naître en moi, non seulement la pitié, mais la colère et la honte, moins parce que mon ami m'en paraissait plus coupable, que parce que je l'enviais de pouvoir la faire souffrir. Il neigeait. Je regagnai ma chambre, prétextant la fatigue, mettant fin à une causerie qui n'était plus qu'un long effort. Assis, encore vêtu, sur le rebord de mon lit, dans la pièce éclairée par la réverbération du givre, j'évoquais sa figure dans ce froid décor de blancheur : la fausseté de ma situation près d'elle m'apparut avec une telle évidence que je me levai comme pour m'y arracher. Je n'en souffrais point

cependant : je sais trop combien je me plaisais dans cette trouble indolence, qui me permettait de cultiver à l'aise toutes les émotions du désir. Les larmes de Thérèse, même versées pour un autre, touchaient en moi des profondeurs que l'amour seul n'eût pas atteintes. Cherchant à ma timidité une raison qui ne fût pas dans mon corps, j'en venais à haïr Thérèse de n'avoir pas remarqué ce trouble, que j'avais mis jusque-là tous mes soins à lui cacher ; peut-être mon amour ne se transformait si violemment en désir que parce qu'il est convenu que l'on n'aime point une femme, tant qu'on ne la désire pas. Le peu que je devinais de la vie d'Emmanuel me devenait odieux ; j'adoptais soudain, mais seulement pour le juger, des règles de morale sévères ; il me fallait mépriser mon ami pour m'exciter à le trahir. La crainte que l'amour de Thérèse n'eût pas suffi à préserver Emmanuel de passions plus ardentes, en même temps que plus sordides, m'emplissait du sentiment de cette fatalité sensuelle à qui je ne voulais plus résister ; et tout, la nuit froide travaillée d'étoiles, l'attente découragée de cette femme dans la chambre inférieure, et l'amour plus vulgaire auquel, peut-être, à cette minute, Emmanuel s'abandonnait ailleurs, convergait à moi comme si je me trouvais au centre du désir. Je me levai et ouvris la porte : ce geste, qui déjà me rapprochait d'elle, me rendit à la conscience du peu que j'osais quand je n'étais plus seul. Bien que je descendisse dans l'espoir de l'étreindre, quelque chose en moi savait d'avance que je ne lui parlerais même pas. Une lumière, insolite à cette heure, continuait de brûler dans le vestibule où Thérèse, sans doute, n'avait pas cessé d'attendre : je m'arrêtai dans l'ombre, sur le palier du premier étage.

Seulement alors, je me souvins d'avoir entendu, quelques secondes plus tôt, le bruit d'un moteur traverser la nuit, et la notion du retour d'Emmanuel me parvint avec quelque retard, comme le faisait toute la vie. Emmanuel avait suivi Thérèse dans le salon où du feu brûlait encore ; il y avait sur son visage l'expression d'une détresse près de laquelle, aussitôt, la mienneté m'apparut provisoire : mon cœur se gonfla d'une pitié si tristement fraternelle qu'en cet instant j'oubliai Thérèse. Agenouillée devant la cheminée où pâlisseraient des restes de flammes, elle s'essayait à les faire revivre, et je compris qu'en ce moment le seul désir de Thérèse était qu'Emmanuel n'eût pas froid. En entrant, Emmanuel avait fermé derrière lui la porte vitrée du salon ; je les apercevais par-delà cette cloison de verre. Ce moment de leur vie se transfigurait à mes yeux, par le prestige de la distance, dans le double rayonnement de la lampe et du foyer. N'entendant pas leurs paroles, je ne pouvais qu'interpréter leurs mouvements, leurs gestes, peu nombreux, qui chaque fois modi-

fiaient les rapports entre eux-mêmes et les choses, les expressions de leurs visages fatigués, dont l'anxiété, pour moi, ne s'expliquait que par des signes. Je comprenais qu'Emmanuel, penché vers Thérèse, lui demandait de ne pas se donner cette peine; elle se releva et s'assit, au coin du feu, les mains tendues vers ce rougeoiement qui fardait sa pâleur, de sorte que c'était elle, maintenant, qui semblait avoir très froid. Il parlait, sûrement à voix basse, avec un abandon si grave qu'il me semblait paisible; je me désespérais à songer que, justement parce que j'aimais Thérèse, je n'arriverais jamais, près d'elle, à cette intimité qui vaut plus que l'amour. J'ignorais d'eux presque tout : même si j'avais su davantage, je n'aurais connu que des faits extérieurs, répondant mal aux exigences intimes. Et cependant, derrière ce vitrage qui me séparait, non d'eux-mêmes, mais plutôt de leur vie, j'avais la sensation d'assister à leurs débats intérieurs, comme s'ils agissaient dans du cristal. M'efforçant de suivre, sur leurs figures, les pensées qu'ils amenaient hors d'eux-mêmes, je m'apercevais que ce n'est pas sur le visage qui parle, et qui se vide, en parlant, de toute expression, presque de toute existence, mais sur le visage qui écoute, qu'on recueille l'empreinte des paroles prononcées. Ils se prirent les mains; ils restaient, inclinés l'un vers l'autre, pareils à ces chiromanciers qui lisent la vie dans la tiédeur des paumes. Tout à coup, Emmanuel dut poser une question que depuis longtemps il ne retenait qu'avec peine; Thérèse lui répondit par un geste de dénégation lente : soudain, avec une amertume étrange, j'eus l'impression qu'il s'agissait de moi.

Je les vis se lever et s'approcher du seuil : au moment de se donner l'un à l'autre le congé du soir, ils s'embrassèrent. À ma stupeur, je m'aperçus qu'il pleurait. Ce soir-là, j'aurais tout donné pour pénétrer ce drame, dont je n'étais que le témoin. Ils auraient pu me voir; je me précipitai dans ma chambre. De nouveau, en leur présence, je ne me sentais qu'un enfant.

Le lendemain, elle me fit demander de la suivre au jardin. Je l'avais accompagnée souvent dans ces allées monotones, où la vie, par ce matin d'hiver, semblait fixée une fois pour toutes dans l'étincellement du givre. Je prévoyais que notre entretien serait grave, définitif peut-être; nous nous arrêtas au bord d'une citerne où l'eau gelée, comme un terne miroir, reflétait vaguement l'aspect laiteux du ciel. Si la voix de Thérèse était changée, cela tenait sans doute à la sonorité particulière qu'ont les mots, par ces matins d'hiver. Thérèse cherchait à s'exprimer le plus clairement possible : avant même qu'elle n'eût achevé sa phrase, je compris qu'elle me demandait de partir. Comme toujours, les raisons qu'elle donnait étaient simples, plausibles, mais bien que ce départ,

depuis plusieurs mois déjà, me parût la seule solution qu'il fût sage d'accepter, je m'indignais maintenant de le voir proposer par elle. Son insensibilité me blessa, comme si j'étais en droit d'espérer autre chose. Je me connaissais trop pour ne pas approuver qu'elle ne tint pas à moi; je lui donnais raison : pour cela même, je la haïssais. En même temps, l'hypothèse qu'elle cherchait à m'éloigner parce qu'elle craignait d'être faible, me la fit mépriser. Je me sentais occupé tout entier par une lucidité tranchante, pareille à celle de l'hiver et du ciel; je m'efforçai de trouver quelque chose qui, à défaut de l'émouvoir, pût du moins l'offenser; je lui demandai durement :

« Il ne vous aime plus ? »

Elle était debout; elle s'assit. Je m'attendais à des dénégations ou à des plaintes, mais le courage lui manqua pour nier, et, comme d'ordinaire, elle ne se plaignit pas. Les confidences qu'elle me fit me bouleversèrent, moins par ce qu'elles m'apprenaient d'Emmanuel, que parce que si longtemps j'avais essayé d'en douter. Forcé, par son récit, de ne lui supposer qu'une misérable rivale, je sentis brusquement qu'elle se diminuait à mes yeux, du fait qu'Emmanuel pût lui préférer d'autres femmes. Il me sembla qu'elle s'exagérait ce qu'une telle passion pouvait avoir d'inguérissable : renonçant à la combattre, elle préférerait l'imaginer invincible, ce qui lui atténuait l'humiliation de n'être plus aimée. Peut-être elle savait gré à Emmanuel de n'avoir pas menti, et l'orgueil de posséder sa confiance diminuait la détresse de n'avoir plus son amour. Jusque dans la manière d'exprimer ces manquements, qui eussent dû lui faire horreur, je sentis l'étrange besoin d'approuver Emmanuel et même de légitimer ses fautes. Une colère me prit à l'idée qu'elle s'admirait dans ce rôle difficile, et jouait devant moi la comédie de la bonté. Cette tolérance si aisément accordée m'écœura comme si elle était rétrograde; je ne vis dans son indulgence que le mensonge de sa faiblesse. J'osai lui dire :

« Je vous félicite.

— De quoi ? dit-elle.

— De quoi ? dis-je. De ce que vous l'aimez. Vous êtes capable de continuer à l'aimer. »

J'eus l'impression que je la déconcertais, en lui ôtant la certitude qu'elle me faisait souffrir.

« Et cependant, fis-je, vous m'avez raconté tout cela... »

Je me mis à marcher, de long en large, dans l'allée sans feuillages, comme si ce cheminement machinal m'eût fait progresser en moi-même. Ce qui me reste de cette matinée, dont je voudrais maintenant retrouver en moi chaque instant, c'est le souvenir, sans doute inexact, de quelques mots trop insuffisants pour n'être pas cruels, et l'image

d'arbres dépouillés, dont les ramilles infiniment déliées semblaient n'être dans l'air qu'une copie fidèle des racines.

Elle se taisait toujours. Je repris :

« Et cependant, vous m'avez raconté tout cela ? »

— J'ai confiance en vous », dit-elle.

Je ne la crus pas. Une femme qui ne nous aime pas n'est jamais loin de nous haïr : je compris qu'elle prenait plaisir à décourager mon amour, en me montrant jusqu'où pouvait aller, envers Emmanuel, non seulement sa douceur, mais sa tendresse et son pardon.

« Thérèse, dis-je, je ne vous demande qu'une chose.

— Quoi ? » dit-elle.

Et elle me tendit les mains. Je ne les pris pas.

« Dites-moi la vérité, lui dis-je. Est-ce vous qui me chassez ? Ou si c'est lui qui vous demande de me décider à partir ? »

Elle hésitait. J'attendais sa réponse ; je l'aimais assez pour désirer lui venir en aide.

« Après tout, fis-je, et quels que soient ses torts envers vous, Thérèse, il est trop mon ami pour que je ne vous donne pas raison. »

Elle eut ce mouvement de la gorge qu'on fait en ravalant ses larmes.

« Vous le défendez ? dit-elle.

— M'en voulez-vous ? » lui dis-je.

Elle ne répondit pas. Une extraordinaire douceur l'envahit. Elle me dit avec une sorte de vague sourire :

« Savez-vous, Stanislas, que lorsque je le vois me revenir si las, si hésitant, si désemparé, et plus anxieux, je pense, de se faire plaindre que de se faire pardonner, une pensée me vient. Je me dis que, sans doute, une femme éprouve une sensation de ce genre, lorsqu'elle devient mère. Il me semble souvent que moi aussi j'ai un enfant.

— Thérèse, fis-je, êtes-vous bien sûre qu'il ne dépende pas de vous de le regagner tout entier ?

— Je ne le crois pas.

— Vous renoncez ?

— J'essaie », dit-elle.

Quelque chose d'inconnu avait passé sur son visage. Elle dit gravement :

« Vous me le reprochez ? »

— Quoi ? dis-je.

— Mon renoncement.

— Tenez, Thérèse. Voulez-vous mon avis : ne faites pas de tentatives qui ne serviraient qu'à vous humilier devant vous-même. Vous ne réussirez jamais qu'à essayer de ne plus l'aimer. »

Quelque chose se passait en elle. Elle baissa la voix. Elle dit :

« Je vous ai trompé. Il me laisse libre. »

Au tremblement de sa bouche, je vis combien lui coûtait cet aveu qu'elle avait réservé d'abord. Je fis :

« Ah !... C'est parfait... C'est parfait... »

Elle m'introduisait dans une atmosphère étrange, pour moi irrespirable. Je fis effort pour retrouver les apparences du calme. Je lui dis froidement :

« D'après ce que vous venez de m'apprendre, Thérèse, ce n'est pas même un sacrifice.

— Qu'en savez-vous ? » dit-elle.

Cette volte-face me stupéfia. Je lui dis :

« Mais, Thérèse, puisqu'il vous trompe.

— Il ne me trompe pas, dit-elle.

— Ne jouons pas sur les mots, lui dis-je. Thérèse, vous n'avez pas l'air de vous apercevoir que certains accommodements sont dangereux et peut-être sont indignes. Si ce que vous dites est vrai...

— Vous en doutez ?

— Non, j'ai peur.

— D'un malheur ?

— De votre avenir.

— Dites-le-lui, murmura-t-elle.

— Thérèse, je n'ai pas qualité pour donner à Emmanuel des conseils sur la vie. Je l'ignore, tout simplement.

— Vous le méprisez ?

— Je ne l'estime pas.

— Tout à l'heure, vous vous le préfériez.

— C'est vous maintenant, dis-je, qui le défendez. »

Il y eut un silence. Cette fois encore, la voix de Thérèse me parvint toute changée. Elle se rapprocha de moi ; elle balbutiait :

« Ce matin, il a voulu mourir... »

— Pour cette femme ? » dis-je avec dégoût.

Elle répéta gravement :

« Pour une femme. »

De nouveau, il y eut un silence. Par elle, je sus l'heure de cette tentative avortée : 4 heures du matin. J'imaginai ce drame dans une chambre presque contiguë à la mienne, mais dont l'alibi du sommeil m'avait sauvé d'être témoin. Quelque chose d'imprévu m'accabla : si j'avais été seul, j'aurais probablement pleuré.

« Et dire, fis-je, que je m'étais cru son ami.

— Et maintenant ?

— Je n'ai rien su », fis-je tristement.

Elle me prit la main avec une autorité douce :

« Stanislas, je puis vous assurer qu'Emmanuel vous aime... »

Elle se raidit pour achever sa phrase :

« Vous aime beaucoup.

— Je l'en tiens quitte », lui dis-je.

Je retirai lentement ma main. Elle réfléchissait; elle reprit :

« Je me suis trompée sur vous, Stanislas. Il n'y avait pas de votre faute, et je vous en demande pardon. Vous êtes seul au monde : j'ai cru cependant quelque temps que je pouvais vous être utile. Je m'aperçois maintenant que votre présence a assez duré pour moi et n'a que trop duré pour vous. L'amour que vous croyez me porter sera aisément satisfait par mille femmes; ne me dites pas que je vous suis nécessaire : vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimez, vous auriez compris...

— Quoi? lui dis-je.

— ... qu'il fallait partir. »

Elle s'était mise à rire, d'un rire de plus en plus bas, différent du sien, qui semblait s'échapper par une fêlure du cœur. Puis, elle s'apaisa; elle se tut. Sa figure s'était durcie, à la façon d'une eau qui subitement se congèle; elle se leva, comme pour m'indiquer que je n'avais plus qu'à partir. Au bout de quelques pas, ses forces lui manquèrent; elle se rassit. Comme elle avait baissé la tête, je n'apercevais plus son visage; ses mains, posées sur ses genoux, tremblaient comme si elles eussent été seules à révéler son âme. Enfin, elle les ramena vers sa figure, et, se baissant davantage, elle pleura.

Alors, passant de l'irritation à la pitié, et de la pitié à l'admiration, si rapidement que je ne me doutai pas du passage, je balbutiai vaguement les phrases timides, découragées d'avance, qui nous viennent aux lèvres lorsque nous voulons consoler quelqu'un. Les sentiments que j'avais éprouvés pour elle me semblèrent médiocres, faits seulement pour disparaître, devant ce dévouement qui outrepassait l'amour : l'infidélité d'Emmanuel me parut moins coupable que ne l'avait été mon désir : j'en voulais moins à mon ami de la trahir qu'à moi-même d'avoir cherché à la toucher. Je me reprochai de troubler, en y assistant, ce mélancolique chef-d'œuvre : humblement, je m'excusai d'avoir tant tardé à partir. Elle pleurait toujours; je me tus. L'idée ne me vint pas qu'elle pleurerait, non seulement parce qu'Emmanuel avait cessé de l'aimer, mais parce qu'elle aimait quelqu'un d'autre, ou du moins parce qu'il lui aurait été doux, à cette heure, de se laisser aimer. Je n'y pensai point; peut-être ne fus-je jamais si près d'elle qu'en cet instant où j'y renonçai.

Nous rentrâmes ensemble : remonté dans ma chambre, je fis mes préparatifs de départ; un instinct m'avertissait de profiter de mon courage. Quand tout fut prêt, je sonnai

Pascaline, la femme de charge, pour la prier de faire descendre les valises : j'eus l'irritation de la voir dissimuler un sourire. J'avais demandé la voiture pour 11 heures : je passai, étendu sur mon lit, ce long moment d'attente où l'on n'est pas encore parti, où déjà l'on est ailleurs. En descendant, j'aperçus Emmanuel au fond du vestibule; nous nous croîsâmes; Emmanuel me demanda :

« Tu pars? »

Cette nouvelle imprévue paraissait l'émuover, le bouleverser presque. Au mouvement de ses lèvres, je vis qu'il se préparait à poser des questions, qu'il ne formula point. Je donnai des explications quelconques; les confidences de Thérèse, en m'introduisant dans les secrets d'Emmanuel, me faisaient éprouver en sa présence la gêne d'une continuelle indiscretion. Je ne ressentais plus contre lui ma haine brusque de la veille : il semblait que Thérèse m'eût communiqué sa bonté. Dans cet élan d'acceptation qui me faisait aussi consentir au départ, j'admis qu'il ne dépendait pas d'Emmanuel de revenir à Thérèse, comme il ne dépendait pas de moi de me déprendre d'elle. Une fille de service vint dire que sa maîtresse, souffrante, s'excusait de ne pouvoir descendre : j'en fus heureux comme d'une épreuve évitée. Emmanuel me conduisit à la gare de Vives : assis côte à côte, nous nous taisions, et sans doute nos visages offraient l'expression d'une fatigue identique. Le silence, et la certitude qu'Emmanuel m'avait compris, renouaient bizarrement entre nous l'intimité d'autrefois; nous nous embrassâmes en nous disant adieu; je me demande si ce n'était pas surtout Emmanuel que j'aimais.

Bien que je m'efforçasse de dramatiser mon départ, à mesure que le train m'éloignait de Vivombre, la sensation d'exister, hors de ce milieu qui m'avait absorbé si longtemps, m'allégeait comme une libération. À Paris, je m'installai dans un hôtel assez médiocre; ce fut seulement le soir, dans cette chambre vide de souvenirs, où rien, même ma vie, n'avait l'air de me concerner, que l'ennui m'envahit comme une forme plus insidieuse du malheur. Il était trop tard pour aller au théâtre; j'essayai d'un music-hall des Boulevards, mais cette gaieté pénible m'attrista plus que les larmes. Vers 2 heures du matin, assis à la table d'un bar, le front appuyé contre une vitre, je regardais la pluie grise se changer en boue noire; les avances d'une femme me rappelèrent, par un violent contraste, l'indifférence de Thérèse, et je m'abandonnai à un désespoir si extrême que j'en jouis comme d'un excès. L'amour, par le désir, se répandit dans mon corps, dans mon cerveau par la douleur. L'univers et moi-même ne m'in-

téressaient plus que par rapport à cette femme; je compris toutes les exagérations des livres; je goûtais une douceur à souffrir à cause d'elle, la souffrance étant le seul lien qui nous joignît encore : j'admis qu'on pût consentir à mourir pour ce qu'on aime, puisqu'on n'existe que par lui. J'essayais vainement de l'imaginer près de moi dans l'abandon ou dans l'intimité charnelle : si étrange que ce fût, elle restait inséparable de Vivombre et de mon ami lui-même; bien que j'eusse désiré qu'elle m'aimât, je sentais qu'elle eût perdu quelque chose de son charme à n'être plus fidèle. Mon amour s'accrut, ou plutôt s'envenima, moins parce qu'elle m'inspirait du désir que parce que d'autres femmes ne m'en inspiraient plus. Je voulus me remettre à des travaux littéraires; ses encouragements me manquaient pour les poursuivre, et je ne m'estimais pas assez pour chercher à me contenter. Je lui écrivis des lettres imprudentes, insensées, dont le souvenir me fait honte, et qu'une maîtresse même ne m'eût point pardonné. Comme il fallait s'y attendre, elle ne répondit pas. J'espérais en recevoir au moins des reproches; ce silence m'accabla; j'avais la sensation de lutter contre un être impalpable. Je vécus dans une agitation que je pris pour de la souffrance : un soir, m'étant caché jusqu'au dernier moment la décision que j'allais prendre, pour ne pas m'en dissuader, sans bagages, presque sans argent, je repartis pour Vivombre.

Je ne songeais pas à m'aventurer chez elle : l'aimant, pardessus tout, je ne l'aimais point assez pour risquer d'en recevoir un affront. Dans une lettre au crayon, écrite dans le va-et-vient d'un wagon de chemin de fer, je la suppliai de m'accorder un entretien d'une heure, chez moi, dans la soirée du même jour. J'implorai cette seule grâce, aussi désespérément que si je n'en avais pas souhaité d'autre. Je savais qu'elle passait tous les soirs, durant sa promenade habituelle, devant la grille de Longemeuse; j'espérais qu'elle ne refuserait pas de me parler, ne fût-ce que de l'autre côté du seuil; pour tout dire, j'espérais davantage. N'ayant pas de raisons de compter sur sa faiblesse, je comptais sur sa bonté. J'arrivai le matin, aux premières heures de l'aube, à ce moment si triste où tout semble encore infecté de nuit. Je jetai ma lettre à la poste de Vives; sitôt que je l'eus fait, je fus heureux de n'avoir plus à me demander s'il valait mieux m'abstenir. Je gagnai Longemeuse par des chemins de traverse, évitant la grande route qui menait aussi à Vivombre : l'idée d'apercevoir Emmanuel m'était insupportable comme si je l'avais déjà trahi. On était au commencement d'avril : l'hiver, depuis mon départ, s'était insensiblement réchauffé jusqu'à se transformer en printemps; quelque chose se communiquait à moi de l'allègre verdure du matin. J'entrai à Longemeuse par la porte

des dépendances; la maison n'était plus habitée depuis la mort de mon père; durant le long séjour que j'avais fait à Vivombre, je n'y étais venu que rarement, pour des raisons précises, repoussé toujours par l'odeur de chagrin sans mélancolie, de passé sans douceur, qui se dégage des maisons où l'on n'a pas été heureux, où l'on n'a pas été aimé. Je l'avais revue pour la dernière fois par une journée de neige; je fus étonné que le jardin portât déjà des roses. Elles s'étaient développées avec une sorte d'excès dans les allées à l'abandon; je savais qu'elles tiraient leur origine des parterres de Vivombre, mon père ayant demandé des boutures à ses voisins de campagne; pour cela, j'avais l'enfantillage de les aimer.

La porte, gonflée d'humidité, me résista longtemps; puis, il fallut ouvrir les fenêtres, chasser l'ombre qui semblait, elle aussi, s'opposer à mon retour. J'avais pris des précautions pour ne pas être vu; la bizarrerie des circonstances n'était pas pour me déplaire; j'étais encore assez jeune pour goûter la saveur de mes actes. Longemeuse n'était gardé que par deux vieilles gens qui nous avaient toujours servis; je n'eus pas besoin de leur recommander le silence, puisque pour ainsi dire ils ne voyaient personne. On prépara mon lit dans la chambre de mon père, qui était la plus grande : la laideur de ce mobilier d'autrefois me blessa comme si je ne l'avais jamais vu; moi-même, j'avais vendu le peu d'objets ayant quelque valeur; dans le salon, la tapisserie fanée dessinait en plus sombre la forme des meubles absents. Je cherchai comment embellir cette maison, où Thérèse viendrait peut-être; je pensai à l'emplir de roses; une pudeur me retint; je craignis ce qu'ont toujours de grossier les préparatifs de bonheur; je craignis surtout, si elle ne venait pas, d'augmenter l'amertume de ma déception par cette preuve visible de ce que j'avais espéré. Je passai la journée à guetter, derrière les arbres, le facteur rural qui montait à Vivombre; à force de le vouloir, je m'étais persuadé qu'elle viendrait. Il serait faux de dire que je comptais les heures; entre le moment où j'étais et celui où déjà j'aurais voulu être, il n'y avait qu'un vide incommensurable, et qu'allait combler mon attente.

Quand j'eus refusé le repas du soir que m'offrait la servante, je descendis au jardin. Il faisait étrangement clair : dans les allées, illuminées d'en bas par la confuse présence des roses, du ciel restait visible entre les feuilles naissantes. J'allais et venais de la pelouse à la grille, dans cette transparence sans ombre, un peu grisé par les ferments du printemps. D'énormes nuages noirs, de ceux que gonflent les ondées d'avril et qui font songer à des fécondités monstrueuses, s'arrondissaient vaguement sur ma tête; je regardais, à travers les rameaux de plus en plus agités par la brise,

les lumières de Vivombre, apparaître et disparaître, comme soufflées par le vent. Des bourrasques chaudes me frappaient au visage; le pollen, se détachant des arbres, tournoyait en vibrant; je sentais, avec une sorte d'impure douceur, glisser sur ma figure cette vivante pluie d'atomes. À ce moment, comme souvent depuis lors, j'avais la sensation d'être mêlé à tout. Ces noces secrètes des arbres, plus riches que les nôtres, en frémissements et en murmures, m'apportaient l'émotion d'une puberté nouvelle; je ne savais pas, à cette heure où je n'attendais qu'elle, si c'était bien cette femme que je rêvais d'êtreindre, ou plutôt toute la vie. La nuit était complètement tombée: d'abord, je me réjouis qu'elle ne pût scruter mon visage; j'étais sûr qu'elle viendrait comme si elle me l'avait promis, et que douter de sa parole eût été lui faire injure. Puis, à mesure que le temps passa, l'avidité de mon désir redevint plus brutale; je lui en voulus comme si elle m'avait trahi. Ne pouvant rien pour la punir, je m'acharnais sur moi-même; j'eusse souhaité qu'elle fût morte, la faire souffrir, être mort. J'eusse consenti qu'on me frappât, afin de remplacer ma douleur diffuse par une douleur précise. En même temps, au fond du cœur, je préférerais qu'elle ne vînt plus: je savais trop, si elle venait, que tout maintenant se bornerait à pleurer sur son épaule, comme si j'avais été son enfant. Soudain, les nuages crevèrent; j'acceptai la pluie avec une sorte d'acquiescement sauvage. Je m'abandonnai, la tête entre les mains, trop las pour l'espérer encore, trop accablé pour avoir le courage de ne plus l'attendre. La servante, qui ne m'avait pas vu rentrer, vint me chercher avec des remontrances naïves; elle m'aida à dépouiller mes vêtements trempés; une fois seul, je sanglotai. À plusieurs reprises, des cauchemars me réveillèrent; il me semblait l'entendre, reconnaître sa voix; je me levais; je ne percevais plus que les heurts assourdissants du vent; je me recouchai brisé, et m'endormis.

Le lendemain, quand je poussai les volets, déshabitués de s'ouvrir, je fus presque surpris par la candeur du matin. La tempête printanière avait passé, comme anéantie dans sa propre violence: l'espace ne montrait de nouveau que son visage de sérénité. Chaque nuit met un fragment d'éternité entre nous et l'incessante fantasmagorie que nous prenons pour nous-mêmes: tout homme qui se réveille éprouve si peu que ce soit les sensations d'un mort étonné d'avoir vécu. L'angoisse ou le plaisir ne le concernent plus: à son environnement il suffit d'exister. Mes vêtements de la veille reposaient sur une chaise; l'eau qui en avait découlé toute la nuit s'était répandue sur le plancher en longues flaques inégales; mes souliers couverts d'une gaine de boue, négligemment posés à terre, ajoutaient à cet aspect grotesque de défroque hors

d'usage. Cette caricature affalée de moi-même me rappela brusquement mes larmes: avoir fait d'une femme le centre de gravité du monde me stupéfia comme si je ne l'avais pas aimée. Ma passion pour cette femme si obstinément fidèle me semblait criminelle, maintenant que je la jugeais sans espoir: je me promis de donner à Thérèse la seule preuve d'amour digne d'elle: y renoncer. Des pensées d'ambition et d'aventure, ma volonté de m'imposer aux autres (de m'opposer aux autres) vinrent me dédommager du sacrifice que je m'imaginai lui faire: de bonne foi, je me crus héroïque en renonçant à un amour que peut-être je n'aurais jamais obtenu.

Je m'habillai. Il y a, dans les renoncements de la jeunesse, une saveur que jamais, par la suite, nous ne retrouverons sur nos lèvres; cela tient, je pense, à ce que nous les croyons volontaires. Plus tard, la vie nous apprendra que l'on renonce malgré soi, sans le savoir, et que l'existence du plus entreprenant des hommes se passe tout entière à ne pas faire quelque chose. Ceux qui diront, avec un sourire, que je cédaï ce que je ne possédais pas, ignorent que le plus pénible, c'est justement de renoncer à poursuivre tout ce qui reste de possibilité dans le refus d'une femme. Peut-être suis-je incapable de véritable amour: il ne m'est jamais arrivé, même dans les effusions de la tendresse ou du désir, d'oublier longtemps que j'existe, que j'existe en dehors de cet être pour lequel j'aurais tout donné. Je m'habillai lentement, en plein soleil. Tout, en moi comme autour de moi, était clair, précis, délimité: j'avais aimé une femme qui ne s'était pas offerte; j'en avais souffert; j'avais dépassé ma souffrance; je partais. Ces choses, dont chacune un moment m'avait paru définitive, ne servaient plus que d'aliments à ma sérénité du matin. Je descendis prudemment, à pas légers, tâchant par fausse honte d'éviter la servante; je déverrouillai la porte, contre laquelle toute la nuit avait heurté la bise. Des rameaux brisés encombraient la pelouse; le sol, lavé par la pluie, ne gardait point la trace des pas qui l'avaient marqué la veille; les rosiers battus par le vent avaient laissé choir leurs roses. Une impulsion bizarre me fit ramasser l'une d'elles; je la secouai; elle était pleine de boue; et la serrai entre deux feuilles. Je me disais que mon amour finirait par se dessécher, perdrait sa couleur, son parfum, car la mémoire ne garde des choses, et surtout des pensées, qu'une empreinte infidèle, et se souvenir n'est qu'une façon d'oublier.

Cette fois, de Longemeuse à la gare du village, je choisis la grand-route. J'avais cessé de craindre la possibilité de rencontres, qui m'effrayaient la veille: tout me paraissait simple parce que j'avais tout simplifié. J'arrivai à la gare une heure avant le passage du train; je retraversai la rue afin d'acheter

un petit pain dans une échoppe du bourg, car je désirais manger. Une automobile était arrêtée sur le seuil ; c'était l'heure où l'on faisait à Vivombre les courses du ménage ; je reconnus Thérèse à la couleur de sa robe. D'aussi loin qu'elle me vit, elle détourna la tête, et, se penchant vers le chauffeur, lui ordonna quelque chose. L'automobile démarra ; je suivis du regard, un instant, sa large silhouette basse ; je remarquai que Thérèse s'enveloppait de fourrures, comme si elle avait pris froid. Un virage m'épargna bientôt l'amertume d'une séparation progressive ; je rentrai dans cette grange qu'est une gare d'intérêt local. J'éprouvais pour la première fois ce que contient de détresse une possibilité perdue : je comprenais que quelque chose n'avait pas eu lieu, n'aurait pas lieu, et sans doute par ma faute. Je sentais vaguement que, plus habile, plus sincère, plus épris peut-être, j'aurais été plus aimé, ou que, plus loyal, je n'aurais pas tant souffert. *Quoi* que je fisse désormais, rien n'empêcherait que j'eusse pleuré, une nuit de tempête, à la grille fermée d'un jardin et d'un cœur, mendiant, sans l'obtenir, un amour auquel je n'avais pas droit. J'avais manqué à la fois le rôle de l'amant respectueux et de l'ami fidèle ; ainsi, à mesure que nous avançons dans la vie, se ferment comme autant de portes toutes les chances que nous avons rendues vaines, et peu à peu, nous laissant seuls comme nous le serons dans la mort, se séparent de nous les innombrables personnages que nous n'avons pas été. Le train entra en gare ; j'y montai ; il m'emporta. L'humiliation que venait de m'infliger Thérèse ne m'avait pas fait souffrir, car je la jugeais méritée : je trouvais naturel que cette femme, qui pardonnait tout, ne me pardonnât point d'avoir osé l'aimer.

II

Le dirai-je ? Entre ce que je sens et ce que je pourrais ressentir, je n'arrive pas à tracer une ligne de démarcation bien nette, et je crains d'autant plus le mensonge que je risque, à mon insu, de m'y laisser glisser. Pendant quelque temps, je n'ai pas regretté Thérèse. Son souvenir, exactement limité aux semaines, aux mois que j'avais passés près d'elle, déposé au fond de ma mémoire, n'en ressortait qu'à des incitations précises : il en était de lui comme de ces objets chers, mais inutiles, rangés dans un tiroir avec une part de nous-mêmes, et d'où on ne les sort, d'ordinaire, que pour les montrer à quelqu'un. L'amitié consiste, en partie, dans ces exhibitions de vestiges ; n'ayant pas de confident, je n'eus pas

l'occasion d'utiliser mon passé. Cette première expérience me détourna de recommencer l'amour ; comme d'autres à préserver leur candeur, je m'appliquais à garantir ma sérénité. N'ayant pas obtenu la seule femme que j'eusse aimée, j'éprouvai, sans le vouloir, du mépris pour celles qui s'offrirent ; je me bornai bientôt à ces complices plus faciles, qui, dès le premier regard, comprennent le peu qu'on attend d'elles. D'abord, la solitude me fut pénible, puis je m'y habituai, enfin je finis par l'aimer ; c'est, en trois lignes, presque toute l'histoire de nos vices. Moins d'un an après mon dernier et définitif départ, une lettre de notaire vint m'apprendre qu'Emmanuel et Thérèse désiraient acheter Longe-meuse, dont depuis longtemps je parlais de me débarrasser ; je ne vis rien que de naturel dans cette proposition, puisque ma modeste propriété était enclavée dans leurs terres ; la maison, délabrée, ne valait pas les réparations que j'eusse été forcé d'y faire ; je fus heureux de rompre, en la vendant, la dernière amarre qui me retenait au passé.

Ceux qui ont possédé une femme, et souffrent de l'avoir perdue, atteignent peut-être, dans le plaisir, à des moments de substitution : la première venue leur donne, pourvu qu'elle se taise et pourvu qu'il fasse nuit, une contrefaçon du bonheur. Thérèse était irremplaçable, justement parce que je l'avais moins convoitée qu'aimée ; aucune maîtresse n'aurait pu m'en tenir lieu, car ce n'était pas l'amante qui me manquait en elle. L'absence me frustrait, non de baisers, d'émo-tions et d'étreintes, mais des mille petites choses dont se compose une tendresse : les mains de Thérèse versant le thé du soir, les causeries sous la lampe, où s'édifie et se défait comme un château de cartes tout l'échafaudage humain, les lectures à haute voix, dont tous trois nous jouissions ensemble, et jusqu'à nos visites aux pauvres du village, et jusqu'au vieux piano, un peu désaccordé, qui pourtant traduisait Chopin. Ce n'était pas la femme que je regrettais, mais seulement tout ce qu'impliquait sa présence, le foyer dont elle était le centre, et peut-être l'ami. Emmanuel n'était pas exclu de ces évocations qui, sans lui, eussent perdu leur sens, et pour ainsi dire leur plénitude d'accord. Mais ne sachant sous quelle catégorie ranger les sentiments que m'inspirait son souvenir, je préférerais l'oublier.

J'avais achevé mon premier livre ; j'avais cru, en l'écrivant, donner de Thérèse une image exacte, ou du moins nuancée : je m'aperçus, quand il fut terminé, que ce portrait ne lui ressemblait pas. La vie, que je le voulusse ou non, m'éloignait d'elle par un courant insensible ; comme il arrive toujours, sans le savoir, j'avais fait autre chose. Puis, le succès imprévu de mon premier ouvrage me ramena pour quelques mois à Paris, après un séjour à l'étranger qui me semblait très

long, parce qu'il avait suffi à me beaucoup changer. J'y vécus comme je l'aurais fait n'importe où, sans me donner la peine d'identifier des souvenirs, lorsqu'un soir, traversant les Champs-Élysées au crépuscule, je me rappelai que Thérèse d'Olinsauve, venue à Paris pour de vagues raisons, dont je ne me souvenais pas, avait remonté avec moi cette même avenue, à la même heure et sous la même lumière. Alors, ces réminiscences que j'avais jusque-là peut-être volontairement écartées, se ranimèrent et descendirent de ma mémoire proprement dite, à cette mémoire plus intime qu'est la mémoire du cœur. J'avais entendu dire que les Olinsauve habitaient maintenant à Paris une partie de l'année; rentré à l'hôtel, je consultai le bottin mondain et l'annuaire du téléphone. Ce fut en vain. Je m'informai d'Emmanuel et de Thérèse auprès d'amis récents, que mon succès venait de me faire en France : ces gens, qui connaissaient tout le monde, ne purent rien me dire de Thérèse d'Olinsauve. J'insistai, puis me tus, craignant que trop de questions ne fissent naître un sourire, mais leur ignorance à l'égard du seul objet qui me tint au cœur commença dès lors à me séparer d'eux. J'éprouvais jusqu'à la nostalgie le besoin de revoir la seule femme que je me flattais de connaître, et peut-être continuais d'aimer. L'impossibilité de rien apprendre me fit aventurer davantage : le lendemain, ayant fait ma valise, je partais chercher à Nancy la correspondance de Vives.

À mon départ, me souvenant que j'étais devenu presque riche, je m'étais dit que cette fortune, dont je ne faisais rien, pourrait venir en aide à mes deux amis restés pauvres. Je cherchais de quelle manière assez simple, assez discrète surtout, je réussis à obliger Thérèse sans paraître exiger d'elle, en retour, cette gratitude qui devient un paiement. Je regrettais sincèrement qu'elle et moi fussions encore trop jeunes pour qu'elle ne pût, cette fois, me soupçonner d'un désir. Puis, à mesure que la distance diminuait entre Vivombre et moi, l'image autrefois chère se fit moins indistincte; je compris mieux combien présomptueuse est toujours l'intention de secourir quelqu'un. Ce n'était pas seulement une part de ma fortune, c'était aussi ma pitié qu'il fallait m'abstenir de donner à cette femme, comme d'une façon plus lâche et plus cruelle de me venger. Je savais l'âge de Thérèse; je calculai qu'elle avait dépassé trente ans. Je ne trouvais aucun recours dans l'espérance qu'elle eût vieilli pendant ce trop bref intervalle, où, sauf en pensée, j'avais vécu loin d'elle. N'ayant jamais possédé Thérèse, je n'aurais éprouvé ni ce regret qu'inspire à l'amant le souvenir d'une beauté devenue maintenant incroyable, qui s'est pour ainsi dire réfugiée dans la mémoire d'un homme, comme dans le seul asile où elle ne puisse périr, ni la mélancolie de constater, sur un visage

souvent parcouru par nos lèvres, que le chemin s'est raccourci entre nous et la mort. Il ne m'eût pas déplu, tout au contraire, que l'éclat trop évident de Thérèse se fût atténué, et déjà fût voilé par le temps. Rien ne m'émeut comme la précoce automne des femmes : je m'en tiens depuis longtemps à la formule d'Oscar Wilde sur les hommes qui ont un avenir et les femmes qui ont un passé. Le passé de Thérèse d'Olinsauve était droit, monotone, lent comme le chemin qui menait à Vivombre; je m'étais interdit jusqu'aux supplications du désir; je ne me disais qu'elle parviendrait un jour, et peut-être bientôt, à cet âge de la vie où les femmes les plus chastes finissent par céder, non pas aux sollicitations d'un amant, mais aux regrets accumulés des occasions perdues, et de peur de mourir avant d'avoir péché. Je ne me le disais pas, sans doute parce qu'ayant renoncé à toute entreprise sur elle, il m'était pénible de penser que j'aurais pu réussir.

Donc, une après-midi de juin, je montai à Paris dans le rapide de 15 h 13. Ces précisions d'horaire, je le sais, n'ont aucune importance, mais elles mettent un peu d'ordre dans la suite de mes pensées et de mes rêves, c'est-à-dire de toute ma vie. Quand je veux évoquer l'état d'esprit où je me trouvais alors, je ne rejoins que des sensations extérieures, superficielles, qui servent de repères dans la confusion des souvenirs, et je me rappelle qu'il faisait chaud. À Liverdun, un voyageur baissa la vitre, le compartiment s'emplit d'une fraîcheur presque caressante, et quelqu'un, de la banquette voisine, lança dehors les débris d'un repas dans un papier froissé. La lumière, devenant horizontale, rasait de biais les prairies; de subites douceurs amollissaient le paysage; de temps à autre, j'apercevais, dans l'ombre de moins en moins claire, une haie, le détour d'une eau paresseuse, le profil d'un peuplier : c'était l'heure où chaque chose, en se décolorant, semble remplacée par son fantôme. Comme toujours, je voyageais en troisième classe, ne m'étant jamais déplu dans ces compagnies populaires : je ne sais pas si j'aime les pauvres parce que je leur ressemble ou parce qu'ils diffèrent de moi. Leur présence me guérit pour un temps des complications de ma vie, non que j'aie la naïveté de croire l'existence d'autrui plus simple que la mienne, lorsqu'elle n'est que plus sommaire, mais parce que je n'ai pas besoin d'en suivre les détours. La plupart de ces gens, s'étant levés de bonne heure, dormaient, secoués par les cahots du train, et comme leurs yeux s'étaient fermés au spectacle externe des choses, leurs visages ne paraissaient plus que le morne revers de l'âme. Ces figures qui ne me rappelaient rien multipliaient ma solitude : cherchant presque anxieusement si je ne reconnaissais personne, ou si personne ne me reconnaissait, je les projetais avec moi de quelques saisons en arrière, à l'époque où peut-

être, résidant à Vivombre, il avait pu m'arriver de les rencontrer déjà. Alors, ramené en idée à la femme vers laquelle je revenais, et que peut-être je ne reconnaîtrais pas non plus, je me regardai machinalement dans un miroir encastré au-dessus d'une banquette. Mon visage, gris de poussière, me parut médiocre, aussi différent de l'âme qu'un moulage infidèle, un de ces visages banals dont on n'est jamais sûr qu'ils ne soient pas à quelqu'un d'autre. C'était une figure de voyage, terne comme les habits qu'on ne craint pas d'user, et, détournant la tête, je me demandai tristement si je me reconnaissais moi-même.

Un contrôleur, auquel je tendis mon billet, me fit remarquer que j'avais le droit de voyager en première classe. Alors, je regrettai d'avoir, peut-être, perdu l'occasion de rencontrer Thérèse dans cette séparation temporaire d'avec notre ambiance et nous-mêmes, qu'est un trajet en chemin de fer. Sachant le peu d'importance que j'avais eu dans sa vie, je ne doutais pas qu'elle ne m'eût accordé, à défaut de pardon, cette triste forme d'indulgence qu'est l'indifférence ou l'oubli. Je rêvais à ce que serait notre entretien dépouillé d'amour : ce roman m'exposait de nouveau à toutes les déceptions du réel. Absent, j'avais tenté de vivre selon ses exhortations, trop sévères pour n'être pas inutiles ; du moins, j'entendais ne me souvenir que des occasions où je l'avais tenté. Je voulais lui rapporter cet être consciencieux, un peu convenu, possédé du besoin de s'approuver toujours, que j'avais été près d'elle : déjà, je ne le pouvais plus. Si jeune que je fusse, la vie avait révélé en moi bien des possibilités imprévues : les événements m'avaient appris que j'étais un peu plus et un peu moins que je ne pensais ; plus divers, c'est-à-dire moins simple. Vivant seul, je n'avais pas dans l'opinion des autres ces points de repère qui suffisent trop souvent à rassurer quelqu'un. En moi, quand je cherchais un centre autour duquel ordonner ma vie, je ne trouvais que cet amour, qu'en partie j'inventais. Il m'était nécessaire que Thérèse n'eût pas changé : c'était en elle, en elle seule, que je pouvais rejoindre une image non modifiée de moi-même, confronter ce que j'étais devenu à ce dont j'étais parti. Grâce à elle, je saurais s'il existait en moi quelque chose à quoi m'identifier, si j'étais un peu plus que ces deux perpétuelles coulées, à la fois parallèles et contraires, de mes actes vers le passé, de moi-même vers l'avenir. Dans un sens plus profond que le sens ordinaire, j'avais besoin que cette femme se fût restée fidèle, comme j'aurais eu besoin qu'un miroir ne fût pas brisé.

Je le comprends maintenant : si nos amours pour des êtres de chair sont infiniment plus tragiques que les autres, cela tient à ce que leurs objets sont surtout plus fragiles. Ils changent ; la vie, avant la mort, s'arrange pour les détruire ;

ils ne sont pas, avant même qu'ils ne soient plus. Depuis mon départ, Emmanuel et Thérèse continuaient à vivre. Ils avaient laissé derrière eux cette phase de leur drame, qui pour moi demeurerait actuelle, parce que ma connaissance s'était arrêtée là ; j'avais, sur eux, un retard qu'il me faudrait demain rattraper d'un seul coup. Sachant l'étroit milieu où les retenaient leurs goûts, leurs habitudes, voire leur manque de fortune, je me demandais quelle prise la malveillance d'une petite société provinciale pouvait avoir eue sur une situation, qui peut-être n'était pas restée cachée. Je craignis que la source, mais continue elle influence qu'ont sur chacun de nous tous les autres, n'eût fini par obliger Thérèse à choisir l'alternative la plus banale, à force de ne lui suggérer que celle-là, et qu'elle eût divorcé, sans le vouloir, mais parce que toute autre femme l'eût voulu à sa place. Puis, je songai qu'un autre, près d'elle, pouvait avoir été plus heureux, plus habile que je n'avais su l'être ; je l'admettais ; j'en souffrais. J'avais beau trouver injuste qu'une jeune femme sacrifiât jusqu'aux chances, sinon des plus réelles, en tout cas des plus tangibles joies : nous ne sommes pas encore assez raisonnables pour admirer une femme d'être simplement humaine ; c'est déjà beaucoup si nous ne l'en méprisons pas. Si, comme je pouvais le craindre, Thérèse avait pris un amant, j'en aurais souffert parce qu'ainsi elle se diminuait à mes yeux ; j'en aurais souffert, parce que mon ami en eût été diminué. M'étant effacé devant lui, il m'importait, pour expliquer mon acte, que subsistât son prestige ; ce qui m'eût été pénible, ce n'était pas qu'elle me préférât quelqu'un d'autre, mais qu'elle cessât de me préférer celui que j'admettais m'être préféré toujours.

Nancy : le train s'arrêta ; il n'allait pas plus loin. Des gens penchés par le poids des valises, courbés comme s'ils portaient la nuit, se hâtaient dans des directions inconnues ; un employé m'expliqua que le train pour Vives attendait sur une voie de garage et ne partirait qu'à 10 heures. J'y pris place ; puis, une inquiétude m'envahit dans ces compartiments à couloir, encore sans lumière, dégageant de la chaleur comme une radiation noire, et qui semblaient vides parce qu'ils étaient obscurs. J'essayai d'user en marchant l'espèce d'excitation que donne le fait d'être seul, au tournant d'un voyage et peut-être d'une vie ; j'allais et venais le long du quai désert, comme jadis, dans le jardin de Longemeuse, j'avais arpenté la nuit. Des pauvres, assoupis sur un banc, dormaient à la lueur d'une lanterne ; une inconnue passa, n'éveillant en moi que l'intérêt d'une négation, puisqu'elle n'était pas Thérèse. Le croissant de la lune, plein de l'illusion d'être jeune, se leva sur les toits, les manettes électriques, le poste des signaux, les rails luisants qui mènent partout ailleurs, prêtant à ces choses banales le charme de n'être plus les mêmes. Un homme et

une femme se détachèrent de l'ombre, me croisèrent, disparurent; un instant, les vêtements, les visages, et l'indécision des lumières me donnèrent l'espoir, et l'appréhension, que le hasard fit venir à ma rencontre ceux que si loin j'allais chercher. Car nous sommes ainsi, nous nous précipitons vers les choses, et quand elles viennent à nous, nous avons peur. Je me réfugiaï dans le compartiment déjà plein, où par conséquent ne pouvait s'ajouter nulle présence : je réfléchissais que ce passé, dont je n'avais gardé qu'une image romanesque, embellie, précisément parce qu'il était passé, assumait de nouveau, et de plus en plus, la dureté, la complexité massive, tous les attributs du présent. Mon amitié, mon amour cessaient d'être des idées pour redevenir des faits, pour redevenir des forces; j'étais déjà repris dans cet engrenage d'émotions, de résolutions et d'actes, plus compliqué, plus dur que toutes les paroles par lesquelles nous prétendons nous résumer nous-mêmes, résumer la vie. Demain, près d'elle, je serais repris par cet autre engrenage, plus inévitable encore, de mensonges, de restrictions mentales, auxquels oblige l'amour. Pour y échapper, un seul moyen me restait : retourner sur mes pas, l'oublier. Mais je ne le pouvais plus; déjà, je me précipitais dans son orbe, satellite d'une femme dont je n'espérais rien. À chaque arrêt du train, une peur, dont j'avais honte, me rencognait dans un angle, comme si je craignais d'être vu par quelqu'un. Je fus rassuré, à la gare de Vives, en m'apercevant que j'étais le seul à descendre.

Je poussai la barrière, toujours un peu dure, qui se refermait d'elle-même. Je savais qu'il fallait tourner à droite pour atteindre le Café de la Gare, où l'on louait des chambres; mes pieds se posaient sur ces pavés difficiles, sans hésitation, comme s'ils avaient conservé la mémoire de leur déclivité. Autour de la place, pareille à toutes les places de village, qui semblent toute l'année attendre ou regretter la foire de la Saint-Jean, les maisons petites, basses, inégales, avaient ce je-ne-sais-quoi de pathétique qu'ont la nuit toutes les maisons du monde, peut-être parce qu'il y a quelque chose de touchant, chez ceux qui les occupent, dans l'illusion d'être à l'abri. Quelques vieux hommes, assis autour d'une table, à la terrasse du café désert, continuaient de faire une manille ou de regarder les joueurs; je vis, avec plaisir, que le rideau n'était pas encore baissé. Je demandai une chambre; celle qu'on me donna prenait jour sur la cour de l'église; j'ouvris grande la fenêtre pour conjurer l'insomnie probable. Puis, je descendis. Le propriétaire du café, me voyant ressortir, me pria de rentrer avant minuit, heure à laquelle il s'allait coucher. Une velléité de promenade nocturne ne surprenait

personne à Vives : le bourg possédait quelques ruines, de ces ruines romaines, banales à force d'être partout les mêmes, émouvantes de prouver, par leur simple présence, l'obsession d'une patrie où des hommes n'étaient pas. C'est peu de chose : cela suffit pour motiver une gare, un café, et une promenade au clair de lune.

Je sortis, sous cet éclairage théâtral qui me donnait l'impression d'être un autre que moi-même : j'essayai, pour me préparer à la journée du lendemain, de prendre le chemin qui menait à Vivombre; je ne le retrouvai plus. Ce n'était pas que le village eût changé; à chaque pas, je reconnaissais, en les revoyant, des maisons, des pans de mur, que ma mémoire avait laissés échapper; de toutes parts un Vives réel s'opposait à celui dont mon esprit ne conservait qu'une vague épure. Brusquement, avec une émotion qui n'avait rien d'amer, je songeai qu'Emmanuel et Thérèse étaient deux pour résister au temps, à la nuit qui menace tous les cœurs, pour s'assurer l'un à l'autre que le passé avait eu lieu, pour constater, au besoin par leur usure, le pathétique d'avoir été. J'arrivai, au croisement des routes, à une fontaine où souvent nous avions bu; je m'y penchai avec une sorte d'intention lustrale; si forte est en nous l'obscur hantise du merveilleux que je n'eusse pas été étonné de voir un autre visage se refléter près du mien, sous la chevelure de Vénus. Comme si l'âme de Thérèse avait coulé en moi, je sentis, non seulement la beauté, mais aussi la douceur de ce dévouement maternel; je compris ce qu'il peut y avoir d'émouvant, pour deux êtres, à s'organiser sous le couvert le plus banal une vie d'autant plus libre qu'elle ne prétend pas l'être, à se protéger de toutes parts contre l'opinion qui les blâmerait tous deux, lui de commettre une faute, elle de ne pas s'en indigner, et qu'une femme pût trouver je ne sais quelle douceur à être, pour l'homme qu'elle aime, un alibi vivant. Le retour des sensations les plus humbles donne à ce que nous fûmes une espèce d'intermittente pérennité; près de cette eau, les mains posées sur la margelle humide, avec, dans les paumes, cette froideur familière, il me suffisait de fermer les yeux pour imaginer la présence de Thérèse, comme partie de ces choses que je retrouvais là : une source, restée la même, comblait le vide entre cette femme et moi.

Je rentrai. Je passai la nuit à chercher vainement sous quel prétexte me présenter à Vivombre. Le jour se leva, gris, promettant à la fois la chaleur et la pluie, un de ces jours d'été où tout, même le ciel, a la couleur de la poussière. Je m'habillai lentement, avec plus de soin que je n'en prenais d'habitude; mon exaltation de la veille était tombée comme une fièvre; je me flattais d'une vue plus nette, c'est-à-dire plus banale des choses. Je me demandais s'il valait la peine de venir de si loin pour reprendre une fois de plus la comédie

mondaine où tout se passe toujours comme si rien ne se passait. Je prévoyais ce que serait cette visite, où trois êtres, honteux d'avoir été un jour presque sincères, échangeaient quelques lieux communs sur le plaisir de se recevoir, en agitant çà et là une bribe insignifiante de souvenirs. Averti par mon émotion de la veuille du danger de nouvelles rencontres, j'en venais à me dire qu'il suffisait de parcourir un décor, de constater de loin que rien n'avait changé, si ce n'est de ce changement insensible qui se confond avec la vie. J'avais pris le grand chemin bordé d'ormes, déjà pareil à l'une des allées de ce parc un peu triste auquel elle conduisait. Je le suivais, trop occupé de moi-même pour m'apercevoir que depuis longtemps aucune roue n'y avait tracé d'ornières. Déjà, je ne songeais plus à pénétrer dans cette maison, où j'avais perdu par ma faute le rôle de confident du drame, et où Thérèse sans doute ne me recevrait pas. Cette pauvre raison, la plus secrète de toutes, était sûrement la plus puissante. J'avais, plus lentement qu'il n'aurait fallu, espérant qu'un hasard mettrait à néant ma prudence. Je ne voulais jeter qu'un coup d'œil, par-dessus la grille, aux marronniers de la cour, au bassin du jet d'eau, aux croisées du salon ouvrant sur le jardin. Au tournant du chemin, Vivombre développa devant moi deux longs étages de fenêtres closes; un écriteau fixé sur la grille m'apprit que la maison était à vendre.

Tous, nous comptons avec l'imprévu; quelquefois, nous comptons sur lui. Et cependant, il nous surprend toujours; nous ne parvenons jamais à deviner sa forme. Je sonnai. Je ne fis aucune supposition, parce que je pouvais les faire toutes; j'écoutai ce tintement se prolonger dans le silence, ce silence mat, épais, qui se reforme sans cesse autour des maisons vides. Un chien qui ne me reconnut pas vint aboyer à la grille; il se tut, quand je l'appelai par son nom. Pascaline, la femme de charge, se montra dans l'embrasement de la porte; elle n'avait pas changé; largement étalée dans sa robe de soie noire, elle paraissait moins marcher que se répandre à terre. Elle ouvrit la grille; je lui laissai le temps de retourner dans ses souvenirs assez loin en arrière pour y retrouver mon image et me la comparer. Elle dit enfin :

« Monsieur Langélier ! »

Je cherchais en vain, pour m'enquérir de Thérèse, une de ces phrases banales qui ne surprennent personne. Je ne la trouvais pas. Je dis seulement :

« Elle est partie ? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête; j'hésitais sur le seuil; elle dit :

« Entrez. »

J'entraï. Derrière moi, elle ferma soigneusement la grille. Je hasardai :

« Où est-elle ? »

— Je ne sais pas », dit Pascaline.

Je répétais stupidement :

« Vous ne savez pas ? »

Alors, elle m'apprit qu'elle recevait ses gages par l'entremise du notaire. Je sus, par son récit, qu'Emmanuel et Thérèse avaient quitté Vivombre depuis le mois d'octobre. Elle se plaignit longuement de la rareté des acquéreurs. Je pensai tout haut :

« Elle aimait Vivombre. »

— Monsieur, me dit la femme de charge, l'hiver est trop dur, ici, pour une personne malade. »

Et elle parla de ses rhumatismes. Quelque chose en moi vacillait. Je compris que si j'avais hésité, durant tant de mois, à me rapprocher de Vivombre, c'est que j'avais craint d'y souffrir.

Mon ignorance parut l'étonner. Elle m'expliqua :

« Madame a failli mourir d'une pneumonie au printemps. »

Il me sembla mal comprendre. Des images me vinrent : les mains amaigries de Thérèse traînant sur le rebord des draps; le désordre d'une chambre de malade; une longue forme féminine frileusement assise au soleil; les faciles émotions de la convalescence; les réconciliations plus complètes, non seulement des cœurs, mais aussi des corps qui se savent gré d'être en vie. Une crainte plus aiguë que les autres m'arrêta sur cette dernière image. Je demandai :

« Il l'a soignée ? »

— Tiens, dit cette femme, vous pensez donc qu'il ne l'aime pas ? »

Nous nous regardâmes. Je compris qu'elle me soupçonnait d'avoir été l'amant de Thérèse. Faut-il tout dire? J'en fus flatté. Le seul point fixe de notre âme, c'est peut-être notre amour-propre.

Je m'arrêtai sous l'auvent. Elle demanda par plaisanterie :

« Vous visitez ? »

Nous entrâmes. J'éprouvais un peu de répugnance à pénétrer, sans que Thérèse le sût, dans cette maison où sans doute elle ne m'aurait plus accueilli. Docilement, je suivis Pascaline dans le salon d'angle, dans le salon gris, puis dans le salon blanc. Les pièces aux volets clos avaient ce je-ne-sais-quoi d'inquietant qu'on voit aux chambres vides, qui paraissent grandes parce qu'elles sont inhabitées, où l'on pourrait être nombreux, mais où par malheur on est seul. Presque tous les meubles demeuraient à leur place, prouvant, comme autrefois, par leur disparat même, les diverses phases de richesse ou d'aisance par lesquelles on avait passé là; et le confort

coûteux, et cependant mesquin, qu'on trouve chez les gens qui n'ont pas le moyen d'être pauvres, ôtaient à ces pièces bien rangées la noblesse d'être indigentes. Je mis quelque temps à m'habituer à la pénombre; puis, quand ce n'était plus nécessaire, Pascaline ouvrit une fenêtre: ce carré de lumière, en refoulant l'obscurité, ne servit qu'à rendre plus noirs les recoins des chambres. Dans ce silence, qui devenait sensible depuis que ma présence le rendait incomplet, l'attention de mon ouïe me suggérait des bruits à force d'en constater l'absence: celui d'un pas, d'une toux peut-être, comme si des poussières de sons continuaient d'y flotter. J'entrai dans la tourelle décorée de soieries chinoises; des magots, tissés dans l'étoffe, poursuivaient bizarrement leur comédie falote, à laquelle ne s'intéressait personne. Une pitié me prit pour ces choses, dont Thérèse, en s'en allant, semblait avoir emporté l'âme. La salle à manger, donnant sur l'office, devait à son utilité relative, même pour une simple servante, le traitement de faveur qui consiste à être aérée tous les jours. Je comprenais, à voir sur la table des accommodages commencés, que Pascaline en avait fait une chambre plus désaffectée que les autres, préservée de la moisissure pour n'en être que mieux spoliée de tout souvenir, une chambre dont l'image de Thérèse, celle d'Emmanuel, et mon image à moi, étaient à jamais chassées par la présence d'une femme de charge. Pascaline cherchait dans le tiroir du buffet les clefs du premier étage; je pris machinalement une chaise; j'avais l'impression d'être un solliciteur, venu par un matin d'été, qu'à tout hasard on aurait introduit dans cette chambre, l'ayant trouvé d'aspect trop médiocre, trop inquiétant peut-être, pour lui ouvrir le salon en attendant que la maîtresse descende. Mais j'étais sûr maintenant que la maîtresse ne viendrait pas.

Pour la première fois, je considérais cette pièce, non plus comme un décor où s'était profilée Thérèse, mais comme un lieu important par soi-même, dont la laideur aussi finissait par être expressive, à la façon des visages vulgaires, mais vieilliss, qu'à lentement patinés l'usure. Je sentis, avec l'étonnement de ne pas m'en être aperçu plus tôt, la pénible animalité de cette sorte de chambres, où se satisfait, après tout, le seul besoin qu'on s'avoue les uns aux autres. Je revoisais la table cérémonieuse du dimanche, autour de laquelle surgissaient à heure fixe, comme mus par une force hypnotique ou suggérés par leur couvert mis, un petit groupe d'invités, toujours les mêmes, et dont chacun, plutôt qu'un être réel ayant ses pensées, ses maladies, ses tares peut-être, semblait un acteur chargé d'un rôle modeste, mais long, et surtout monotone. C'était M. l'abbé Godechaud, curé de Vives, qui disait ne différer du premier roi latin de Jérusalem que par quelques degrés de température; sa sœur, des voisins,

réunion de figures provinciales, placides, où l'expression, au lieu de se répandre sur le visage, paraît l'imprégner, le pénétrer pour ainsi dire. Ces gens comme il faut parlaient cuisine, religion, servantes, et du temps qu'il faisait, et des événements politiques qu'ils commentaient ainsi avec une semaine de retard: ce bruit de paroles recouvrait un moment leur dialogue avec eux-mêmes. L'abbé taisait ses déconvenues dans l'Église; Mlle Godechaud gardait le silence sur ses mécomptes sentimentaux, si anciens, mais si continuellement ravivés par une imagination romanesque, qu'il en était d'eux comme de ces tableaux souvent repeints, où l'on n'est plus sûr qu'il reste rien d'authentique. Comme toujours, lorsqu'on s'efforce d'en reconstituer l'image, je ne retrouvais du passé que des fragments irritants d'être incomplets, et cherchant à me représenter Thérèse, je me rappelais qu'elle portait souvent la même robe.

Pascaline me dit:

« Nous montons ? »

Nous montâmes. Elle me précédait. Entre la deuxième et la troisième marche, une idée se fit jour en moi. Je demandai: « Pourtant, c'était bien au mois de juin qu'ils avaient acheté Longemeuse ? »

Pascaline s'arrêta, sans pourtant se retourner:

« Oui, dit-elle. Une idée de malade. »

Ce fut tout. Je sentis qu'elle avait sur la vie de ses maîtres des opinions arrêtées, probablement inexactes, mais pas plus gratuites, en somme, que ne pouvaient l'être les miennes. Nous avions atteint le palier du premier étage; elle m'ouvrait les portes des chambres, l'une après l'autre, comme pour montrer qu'elles étaient bien vides; dans celle de Thérèse, elle entra la première: je voyais, dans le demi-jour que distribuaient les persiennes, ses mains s'agiter à la recherche des mites. Une pudeur m'aurait fait souhaiter de demeurer sur le seuil; j'entrai pourtant, de peur de souligner ainsi l'émotion que je voulais cacher. Le lit était défait, les matelas retournés l'un sur l'autre, comme dans les cliniques après le départ du mort, et cette vue, d'ailleurs si pénible, l'était moins cependant que celle d'un lit vainement ouvert. Pascaline secoua la tête; elle me dit:

« Il y avait longtemps qu'elle et Monsieur n'habitaient plus la même chambre. »

Aussitôt, je compris que cette femme ne m'avait dit cela que pour m'enhardir à la questionner davantage, qu'elle s'efforçait de créer ainsi, d'elle à moi, ces rapports de connivence, de complicité presque, qui s'établissent toujours entre deux êtres dont l'un confie à l'autre les secrets d'un absent. Je compris aussi, plus clairement que je ne l'avais fait jusqu'alors, l'espèce d'inquiétude qui si longtemps m'avait rongé.

Bien qu'un divorce, survenu entre mon ami et Thérèse, m'eût à jamais désabusé d'elle, j'eusse souffert davantage, si leurs relations étaient redevenues normales. Cette crainte touchait en moi le fond le plus trouble du cœur; inconstante ou heureuse, j'eusse également cessé de l'aimer.

Nous sortîmes. Pascaline referma derrière moi la porte; avant de redescendre, elle me demanda si je ne désirais pas voir ma chambre. Je fis non, d'un signe. Les pièces où nous avons vécu, mais que depuis longtemps nous avons quittées, sont comme ces maîtresses auxquelles nous fûmes infidèles, mais à qui, en les revoyant, nous reprochons d'avoir changé. Je sentais que cette visite, en ravivant mon chagrin, contribuait à m'en distraire: puisqu'il se présentait ainsi, par petites émotions successives, il me semblait maintenant se réduire à chacune d'elles, et je n'arrivais plus à le ressentir au complet. Pascaline s'engagea dans l'escalier: elle avait cette démarche molle qui semble à chaque pas enfoncer dans quelque chose. Je suivis son dos tendu d'une étoffe noire, son chignon à la mode d'autrefois, le bourrelet de graisse de son cou; à ce moment, l'idée que Thérèse finirait par vieillir me fit détester la vie.

Un rayon de soleil traversant obliquement le vestibule, d'une fenêtre à l'autre, semblait prendre le plus court chemin pour s'en évader tout à fait. Comme dans une chambre noire, une image de plein air se reforma dans ma mémoire. Je dis:

« Je voudrais visiter Longemeuse. »

Elle ne parut pas surprise. Elle alla chercher d'autres clefs; nous sortîmes par la porte de la cuisine. D'abord, elle ferma celle de l'entrée principale, à double tour, m'expliquant qu'elle se méfiait des rôdeurs.

Elle prit un sentier se fauflant sous les arbres. Je le reconnus; c'était celui que Thérèse aurait dû prendre; la vue de cet étroit chemin rendit subitement plus cruelle ma déception déjà vieille, comme si cette pente du terrain s'abaissant vers Longemeuse eût dû nécessairement conduire Thérèse vers moi. Nous pensons à tort que les événements de notre vie sont franchis une fois pour toutes: il en est d'eux comme de ces paysages depuis longtemps dépassés, mais que chaque tournant de la route nous présente à nouveau, et sous un nouvel aspect. Ainsi, chaque mouvement de notre âme fait des malheurs anciens un malheur nouveau, totalement différent de celui que nous nous félicitons de n'avoir plus à souffrir, et, parce que chaque fois l'éclairage, les proportions, l'horizon même a changé, nous en souffrons chaque fois comme si c'était la première. Je ralentis mon pas, que suivait malaisément Pascaline; sa respiration se pressait comme sa marche; j'enregistrais le sifflement de l'asthme dans les bronches de ma compagne. La présence d'une femme de

charge suffisait pour transformer ce pèlerinage, que j'eusse voulu passionné, en la banale, ennuyeuse, et presque rassurante visite d'un domaine à vendre. L'été m'envoyait à chaque pas mille sensations voluptueuses, qui jadis eussent accompagné mon amour, mais qui, maintenant, détachées de lui, se présentaient comme pour me dire que le bonheur est indépendant d'une femme. Je me demandais s'il est nécessaire de s'éprendre d'aucune, quand le froissement d'une herbe suffit à remplir un cœur, et, me jugeant comme l'aurait fait un autre, je commençais à douter d'une passion, que rien d'évident ne manifestait en moi.

Pascaline me dit:

« Nous sommes chez vous. »

En effet, nous nous trouvions devant un seuil. Je m'étonnai qu'en réunissant les deux terres, on eût conservé les clôtures; cela me toucha comme si Thérèse, en respectant cette barrière, avait pu se douter qu'un soir, précisément, je l'avais attendue là. Longemeuse n'était qu'un pavillon à l'extrémité du parc; souvent, pour expliquer qu'un jour il ait passé à ma famille, je m'étais dit que mes grands-parents, mon trisaïeul peut-être, avaient dû s'établir comme régisseurs à Vivombre. J'aimais cette hypothèse qui me liait, me subordonnait presque à mon ancien ami, comme motivant après coup mon désistement si rapide, et comme si toute tentative sur Thérèse eût été, de ma part, un abus de confiance autant qu'une trahison. J'avançais, sous ces arbres dont j'avais fait des confidentiels, dont j'avais voulu faire des complices, plein du secret soulagement d'un homme à qui les circonstances n'ont pas permis de réaliser telle folie, telle bassesse peut-être, qu'heureusement il dépendait de lui de désirer commettre, mais non pas d'accomplir. Mais c'est à ce moment, débouchant sur la pelouse, que j'aperçus enfin les roses.

Et, sans doute, j'aurais dû savoir que c'était la saison des roses. J'aurais dû savoir que leur floraison, en juin, serait plus abondante, presque plus péremptoire, que ne l'avait été celle d'avril; j'aurais dû me dire enfin que ce n'étaient pas les mêmes fleurs. Car ce n'est qu'au théâtre qu'il est des spectres de rose. Mais ce qu'il y aurait d'effrayant, dans un spectacle, ce serait justement sa pleine réalité. Revenant à Longemeuse, j'avais tout prévu, tout identifié d'avance, mais on ne songe pas à tout, je n'avais pas songé aux roses. On garde durant toute son existence le souvenir d'une soirée où une femme est venue, et quelquefois n'est pas venue; on ne s'aperçoit pas que ce que l'on regrette, ce ne sont pas seulement ses lèvres, ce n'est pas seulement le désir qu'on eut d'elle, mais l'odeur des roses auprès desquelles on passait, ce soir-là, sans les voir, et dont le souvenir pourtant reste lié à notre amour. Depuis

mon départ de Longemeuse, sans le savoir, j'avais regretté les roses. Et je sais bien que nous nous faisons des fleurs une opinion inexacte, puisque nous pensons qu'elles sont pures. Mais les fleurs sont peut-être les seules voluptueuses qui avouent sans scandale, puisque de leur plaisir nous ne percevons qu'un parfum. J'avais pu renoncer, ou croire renoncer, à la suite d'un échec qui contentait ma conscience, rien n'empêchait, dans ce jardin, l'éclatante, la muette, la frénetique joie des fleurs. Unies à jamais, pour moi, à la détresse d'une longue attente, elles déclenchaient de nouveau, et presque sans objet, le mécanisme du désir. Sans doute, l'on m'aurait pu dire que l'époque était passée où l'amour de Thérèse m'eût semblé un bonheur exceptionnel, suffisant pour toute une vie. L'on m'aurait pu dire qu'une femme se remplace par une autre et que, en ayant obtenues qui m'avaient plus aimé, il devait m'être moins pénible de n'avoir pas eu celle-là. Mais ceux qui m'eussent parlé ainsi, n'eussent été que de grossiers amants ou de pauvres psychologues. Au contraire, c'est dans l'adolescence, quand le corps féminin n'est pour nous qu'une entité presque abstraite, que nous sommes plus aisés ces substitutions du désir. Il faut laisser au vulgaire les lieux communs sur la monotonie du bonheur : ceux qui savent combien il est difficile, fût-ce auprès du même être, d'obtenir deux fois la même joie, savent aussi qu'on ne peut ni prévoir, ni même rêver d'avance, la qualité particulière de plaisir que nous donnera quelqu'un. Celui qui fut plus souvent aimé est plus à même de connaître cette infinie, et décevante aussi, diversité des amantes : sachant mieux ce que chacune a d'unique, jusque dans ses imperfections même, il souffre davantage de se voir interdire la connaissance d'un seul corps ; peut-être faut-il avoir possédé bien des femmes, pour comprendre ce que l'on perd en échouant près d'une seule.

Pascaline s'était dirigée vers la porte. Je lui dis brièvement que j'aimais mieux rester dehors.

Elle s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur un banc, un de ces bancs anciens, formés de deux sièges adossés, que sépare un cadran solaire. Les deux mains sur les genoux, dans ce jardin abandonné, cette vieille femme avait l'air d'une caricature du Temps. Je sentais son regard insister sur mon visage. Sa figure se plissa, puis de déplissa, dans la grimace d'un sourire :

« Monsieur, dit-elle, comme elle vous aimait ! »

Je m'attendais à tout, sauf à cela. Elle avait ravalé péniblement son sourire. Elle soupira :

« Pauvre femme.

— Je ne vous comprends pas », dis-je.

J'eusse pu, aussi bien, proférer n'importe quoi. Cette

phrase, comme la plupart de celles qu'on prononce dans la vie, ou qu'on met dans dans les livres, naissait seulement du besoin de dire quelque chose.

« Monsieur, dit-elle, je sais bien que cela ne me regarde pas. Mais on ne peut tout de même pas prétendre que vous ayez bien agi. Quand je pense que j'ai vu Madame (et c'était probablement la fois que vous vous êtes quittés) revenir à 6 heures du matin, toute froissée comme si elle s'était jetée à terre, et si trempée de pluie qu'on ne s'apercevait pas qu'elle pleurait... »

Je me rappelai la nuit de tempête, les heurts assourdissants du vent perçus à travers mon sommeil, la terre balayée par l'averse où n'avaient pu se marquer des pas. Il fallut un certain temps pour que cette nouvelle, la certitude de cet amour, pénétrant en moi, bouleversant tout sur son passage, se situât dans mon passé. L'avouerais-je ? J'étais déçu. Il existe trop peu de femmes que nous puissions respecter pour être heureux d'apprendre, et d'apprendre trop tard, que la plus pure se fût volontiers donnée.

« ... qu'on ne s'apercevait pas qu'elle pleurait. Et cependant, monsieur, elle s'était assise dans la salle à manger, au coin de la cheminée où je fis tout de suite du feu, bien qu'on fût en avril et qu'il y eût du soleil, et elle continua de pleurer, pendant tout le jour, comme si cela sert à quelque chose.

— Mais... fis-je... Emmanuel ? »

J'aurais tout donné, à ce moment, pour que mon ami n'eût rien su.

« Tiens donc, dit Pascaline, il n'aurait plus manqué qu'on se soit dérangé pour lui. »

Je crus devoir balbutier je ne sais quoi à la défense d'Emmanuel. Elle secoua la tête avec une expression mécontente. Les gens du peuple admettent si peu un amour où la jalousie n'entre point, qu'ils ne sont pas éloignés d'y voir une espèce de perversion. Pascaline m'eût pardonné d'avoir trahi mon ami, à condition de le haïr.

Elle ajouta — de telles paroles sont au point d'intersection de la vanité et du désir de nuire :

« D'ailleurs, si je racontais tout ce que je pourrais raconter... »

Mais elle ne raconta rien. On ne sait jamais ce que recouvre un silence : peut-être, en me taisant le peu de faits qu'elle croyait savoir, voulait-elle me persuader qu'ils étaient infiniment graves. Elle ne pensait plus, sans doute, avoir envers moi de ménagements à garder. Elle ajouta d'un ton presque triomphant :

« C'est le lendemain soir que Madame est tombée malade.

— D'une pneumonie ?

— D'une pneumonie. »

Pour la seconde fois, je revis la nuit de tempête, non plus évoquée du dedans d'une maison, comme dans mon souvenir, mais du dehors, comme le devait faire Thérèse. Je l'imaginai, heurtant à cette porte que le vent, lui aussi, s'efforçait d'ouvrir; je me dis que ma chambre était sans lumière, que celle de la servante ne donnait pas sur la façade; que Thérèse avait dû croire à une mystification, peut-être à une vengeance. Je me rappelai la jeune femme frissonnant, le lendemain, dans l'automobile découverte; à l'idée qu'elle avait dû, sans doute, prononcer mon nom dans la fièvre, sa maladie me bouleversa, comme le font les malheurs dont nous ne sommes pas innocents. Pascaline crut devoir me fournir des détails médicaux, minutieux, mais pénibles; je remarquais avec colère qu'elle estropiait les noms de remèdes. Puis, la promenade et l'excitation du récit l'ayant sans doute échauffée, elle tira de sa poche un mouchoir et s'en essuya le visage comme si elle transpirait des larmes.

Elle se leva; elle dit :

« Si l'on rentrait ? »

Je la suivis sans répondre. Au bout de quelque temps, je lui demandai :

« Et c'est pendant sa convalescence qu'elle a fait acheter Longemeuse ? »

— Oui, dit-elle. Elle y venait souvent. »

Ce fut tout. Je lui sus gré de ne rien ajouter d'autre. Mon Dieu, je m'en rends compte, je ne mérite pas d'être aimé. Pour que Thérèse m'aimât, il fallait qu'elle souffrît, auprès d'Emmanuel, plus qu'elle ne l'avait avoué, et davantage même qu'elle ne me l'avait laissé croire. Elle avait tant souffert qu'elle avait fini par m'aimer.

C'était moi, maintenant, qui cherchais à faire parler Pascaline. Je lui demandai pourquoi, au lieu d'abandonner temporairement Vivombre, ils avaient préféré tout vendre. Elle fit le geste de compter de l'argent. Elle me confia :

« Il a tout mangé. »

Il est doux d'entendre noircir ceux que l'on ne veut pas accuser, mais que l'on ne tient pas à défendre. Je murmurai :

« Elle pouvait le quitter. »

Mais, se rapprochant de moi :

« Ah ! monsieur, ce n'était pas si facile ! Qu'est-ce qu'il aurait fait, sans elle ? Sans compter tout de même qu'on aurait causé davantage, si Madame n'avait pas été là... »

Elle se tut, serrant de nouveau les lèvres sur ce qu'elle ne voulait pas dire, mais qu'elle tenait à faire entendre. Je me rappelai le visage blême de mon ami, sa tentative de suicide débusquée par Thérèse; je soupçonnai un drame, un scandale, peut-être l'une de ces aventures passionnelles, banales

comme un fait divers, excepté pour leur acteur. Un reste de loyauté me retint d'interroger Pascaline. Je repris :

« Vous disiez tantôt qu'il l'aimait. »

— Oh ! dit-elle, à sa manière ! »

Et, sentencieusement :

« Les hommes, c'est si difficile à comprendre. »

J'ai entendu toute ma vie les hommes dire la même chose des femmes, et tous ont également raison. On ne comprend jamais personne, à commencer par soi-même.

Nous étions revenus à la grille; Pascaline la maintenait ouverte; je fis un dernier effort pour obtenir l'adresse de Thérèse; elle ne la savait pas; je veux croire qu'elle ne mentait point, puisque je ne vois pas ce qu'elle eût gagné à mentir. Je demandai celle du notaire; elle me la donna; je calculai combien de temps j'allais perdre en écrivant ou même en allant voir cet homme; je cherchai dans ma mémoire quelles personnes résidant à Vives pourraient m'apprendre quelque chose; je me souvins du curé, l'abbé Godechaud, qui avait connu Thérèse. Ce n'était ni un ami, ni un directeur de conscience, mais enfin il était impossible qu'elle ne lui écrivît pas. Je demandai à Pascaline s'il ne lui était jamais arrivé d'avoir, par lui, des nouvelles de sa maîtresse. Elle me dit sèchement.

« Je ne le vois jamais. »

Je me souvins alors que Pascaline était protestante.

Je lui dis adieu; elle ferma la grille; je la vis, de son pas traînant, remonter les marches. Elle aimait sincèrement sa maîtresse, et cependant la maladie de Thérèse, les torts d'Emmanuel, et mon amour, qu'elle venait de faire revivre, importaient moins pour elle qu'une reprise de ses rhumatismes.

III

Rien, au fond, n'est moins réel que nous-mêmes : si nous agissons (et l'amour est un acte quand il est quelque chose) c'est peut-être surtout pour nous prouver que nous sommes. Mais nos actions, lorsqu'elles ont été vaines, sont pour nous plus que mortes; elles sont anéanties; il en est bientôt d'elles comme si elles n'avaient pas été. Livré à moi-même, mon amour eût à mes yeux pris je ne sais quoi d'imaginaire, du fait même d'être resté inaccompli. Mais Thérèse m'avait aimé. Elle m'avait aimé, non seulement dans le secret du cœur où personne ne peut descendre, mais si visiblement que cet amour avait laissé sa trace dans l'esprit d'une servante. Nous

éprouvons, quand il s'agit des autres, ce que jamais nous n'éprouvons pour nous-mêmes : notre passé se détruit en nous d'heure en heure, à la fois renié et continué par la vie : nous n'en gardons que le souvenir, infiniment modifiable, de sensations et d'états d'âme, car on ne s'est pas vu, on s'est senti souffrir. Seules, les images qui nous restent d'autrui sont stables, figées dans un geste, contenues dans une parole, comme fixées par un peintre ou arrêtées par un sculpteur. Venues du dehors, enregistrées une fois pour toutes, nous y croyons comme nous croyons aux choses ; nous oublions que leur durée même les transforme en mensonges. Thérèse avait pu m'oublier ; elle avait pu, depuis mon départ, pleurer pour des raisons qui ne me concernaient pas : son existence présente, dont je ne savais rien, me paraissait négligeable, beaucoup moins importante en tout cas que ne le restait son passé. Peu m'importait que sa vie débordât de toutes parts le cadre où je l'immobilisais dans une attitude fautive à force d'être unique : j'oubliais que deux ans, jour par jour, s'étaient interposés entre elle et cette nuit de printemps, où comme une voix s'élève et s'ajoute à la symphonie, son appel s'était joint aux supplications du vent. Retranchant de sa vie tout ce qui ne touchait pas à la mienne, je l'enfermais tout entière dans cette seule nuit d'attente.

On a souffert, on s'est résigné, on est calme. Puis, tout change de face, et quelqu'un vient vous dire que vous vous êtes trompé de malheur. Un instant, je me dis que cette Thérèse nouvelle, dont je ne soupçonnais pas l'existence, n'était pour moi qu'une étrangère : la femme capable de venir, une nuit, me rejoindre à Longemeuse n'était pas celle pour qui j'aurais tout donné. J'eus l'impression que quelque chose n'était pas de jeu, ne faisait pas compte. Tout ce que cette nuit-là elle avait pu souffrir n'empêchait pas que, pendant deux années, je n'eusse atrocement souffert. Car, maintenant, je prétendais avoir souffert. Je lui en voulais, comme d'un crime envers moi, de s'être découragée si vite ; je me disais que, plus aimante, elle eût attendu plus longtemps, au besoin jusqu'à l'aube, heurté plus fort ou appelé davantage. Ma douleur, mon renoncement auraient pu ne pas être : il me parut absurde qu'ils eussent jamais été. Je tâchais de m'imaginer, depuis mon départ, ce qu'avait pu être sa vie : je la voyais s'user à maintenir aux yeux de tous la façade du bonheur, auprès d'un mari qu'elle n'avait même pas la consolation d'aimer. Je ne devinais que trop par quelles supplications, par quelles larmes, Emmanuel réussissait à la garder ; je lui en voulais d'autant plus de la retenir qu'il la prétendait laisser libre. Je le haïssais, maintenant que j'étais sûr que ce n'était pas lui qu'elle aimait. Comment une femme se croirait-elle jamais libre, tant qu'on l'aime, ou du moins tant qu'on a

besoin d'elle ? Et il avait besoin d'elle, quand ce ne serait qu'afin d'éviter le scandale qu'eût provoqué son départ. J'avais approuvé qu'elle restât par amour : aimant, je l'eus fait à sa place ; je comprenais donc qu'elle le fit. Au contraire, qu'elle fût restée par devoir m'indignait et me bouleversait tout ensemble ; cette fidélité sans joie ne m'apparaissait plus que comme une monstrueuse erreur : j'éprouvais pour son sacrifice la répugnance que nous causent, autant que les vices, les vertus que nous n'avons pas.

J'étais redescendu au village ; les ruelles, à cette heure de midi, étaient pelotonnées dans un reste de fraîcheur ; j'avancais entre les maisons dans une mince bande de soleil. Une résolution s'était formée en moi, d'autant plus puissante que je n'y avais pas encore pensé. Je mis à monter l'escalier de l'auberge un peu de l'élan que je comptais mettre à rejoindre, à regagner Thérèse. Ma chambre, dont les persiennes étaient fermées, retenait de toutes parts une pénombre glauque, presque sous-marine, l'un de ces clairs-obscurs qui font des réduits les plus humbles, en été, des tabernacles de fraîcheur. J'entrebâillai doucement l'un des volets : un rayon de soleil, glissant sur la glace de l'armoire, dessina ma figure ; je la regardais avec une curiosité presque tendre, comme si l'amour de Thérèse, par une sorte de choc en retour, m'eût donné à mes propres yeux un peu de l'attrait que j'avais revêtu pour elle. Ma jeunesse était là, en moi, aussi intacte que si je n'avais pas vécu, efficace comme une présence réelle, palpable dans tout mon corps, évidente comme l'été. Je me rappelais avec quelque rougeur mes lettres laissées sans réponse ; je compris que Thérèse avait dû voir dans chaque ligne la preuve d'un violent amour, quand elles se bornaient peut-être à témoigner de mes vingt ans. Je sentais quelle séduction devait avoir eue ma jeunesse sur cette femme encore jeune, mais déjà sortie de l'âge où l'on rêve pour entrer dans l'âge où l'on ne se console pas de n'avoir que rêvé. Une compassion presque sensuelle se mélangeait à mon désir ; la savoir malheureuse, trahie, malade peut-être, me la rendait plus chère ; ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est encore ces moments où il se déguise en bonté. Je m'en voulais de n'avoir pas deviné ce que peut cacher de détresse une simple résignation d'épouse : mon impatience de rejoindre Thérèse ressemblait maintenant à de la pitié pour son corps.

L'hôtesse m'appela pour le repas de midi ; je descendis dans la salle. C'était une pièce sombre, encombrée de ces meubles qu'on vend, les faisant passer pour anciens, à des touristes d'Amérique ; je remarquai l'odeur de cuisine, le visage insignifiant d'un dîneur, les doux bras nus d'une jeune

servante. Je réfléchissais, les coudes appuyés à la nappe, dont la trame maintenant reste mêlée à mes souvenirs ; mon esprit, comme fasciné, continuait à retourner l'hypothèse d'un drame, du rôle joué dans la vie d'Emmanuel par quelque maîtresse inconnue peut-être par la belle fille qui me passait la corbeille à pain. On servit le dessert : c'était du riz sucré, mets que je ne digère pas. Si l'on s'accordait moins rarement le luxe d'être perspicace, on s'étonnerait que les hommes en soient encore à disputer de leurs opinions religieuses, de leurs goûts musicaux, ou de leurs penchants voluptueux, quand l'expérience journalière enseigne à tout le monde le caractère irréductible, physiologique et fatal, des préférences et des dégoûts alimentaires. Mon chapeau était suspendu dans le couloir ; je sortis, accompagné par le sourire de la servante, qui m'offrit des cartes postales. La place nue, sans ombre, garnie de cailloux blancs, semblait payée de soleil. Ses trois rangées de maisons formaient grossièrement un triangle, dont la mairie, le temple et l'église figuraient les sommets. Occupé, un instant, par cette cérémonie administrative et pieuse, je me demandais, comme s'il s'était agi de la solution d'un problème, dans quels termes se trouvaient, par rapport les uns aux autres, monsieur le curé, monsieur le maire et monsieur le pasteur. Ma prochaine visite au vieil homme qui jadis m'avait expliqué Virgile m'emplissait de mille sentiments qui n'avaient rien à voir avec l'amour. La porte du presbytère avait, comme autrefois, grand besoin d'être repeinte ; je lus sur la boîte aux lettres un nom que je ne connaissais pas. Une femme vint m'ouvrir, ressemblant à Mlle Godechaud autant que deux laideurs ont jamais pu se ressembler. J'appris par elle que M. l'abbé Godechaud, à la suite d'une apoplexie, avait dû abandonner la cure ; il habitait maintenant à l'extrémité de la commune, chez sa sœur, sur la route de Neuveville. Cette circonstance retardait d'une heure mon avance vers Thérèse ; je marchais depuis le matin sans parvenir à l'atteindre, ou même à m'en rapprocher ; il suffit de poursuivre quelqu'un pour s'apercevoir que les vivants aussi sont des espèces de fantômes.

Un passant, qui m'indiqua la route de Neuveville, me dit qu'il faudrait vingt minutes. Je connaissais le pays : je calculai trois quarts d'heure. J'employai cette distance à me faire à moi-même deux récits différents de ma prochaine rencontre avec Thérèse : dans le premier, elle et moi nous fondions en larmes ; dans le second, je reprochais à Emmanuel d'avoir laissé Thérèse lui sacrifier sa vie, et la beauté de mes arguments eût fait bien dans un livre. Un coude de la route me découvrit la petite maison de Mlle Armance : c'était une maison blanche aux classiques contrevents verts ; dans le jardinet, des capucines, des géraniums, des pensées formaient

une dissonance que je ne me donnai pas le temps de trouver pénible ou charmante ; je poussai une mince palissade ; un chien très vieux, sans race, se mit à japper en se traînant sur son arrière-train ; j'étais content de voir que cette bête vivait encore. La présence toute proche du vieux prêtre me transformait de nouveau en écolier docile ; j'attendis, comme il me le conseillait autrefois, que se fût écoulé le temps de dire un Pater, avant de frapper encore. Il y eut un long silence, un de ces silences de la campagne où résonne toujours quelque chose, le tintement d'une faux qu'on aiguise, le grincement d'une roue sur la route, un meuglement dans une étable ; puis, j'entendis se rapprocher, de l'autre côté du seuil, non les pas sautillants de Mlle Armance, mais des pas lourds, incertains, titubant un peu le long du corridor, car les vieillards titubent, comme avinés par la vie. La porte s'entrebâilla : j'eus en face de moi le visage de l'abbé Godechaud, son visage d'autrefois, une large figure jaune, tachetée de points rouges, sillonnée de petites veines bleues, où l'acné le disputait à l'artério-sclérose, mais encore déformé, détérioré par l'âge. À la suite de la dernière attaque, l'œil gauche était resté mi-clos, continuellement agité par un tressaillement à la fois comique et pénible, comme si ce pauvre vieil homme eût fait des clins d'œil à la mort. Il était vêtu de sa soutane de semaine, la plus usée des deux. Il me reconnut tout de suite ; il s'écria :

« Mon enfant ! »

J'ai cru longtemps qu'être seul, sans parents, sans amis, sans maîtresses, donne une indépendance qui manque aux autres hommes. Je m'étais trompé. Il suffit de n'aimer personne pour s'éprendre au hasard de la première venue, ou pour se jeter, comme un affamé, sur les moindres paroles d'affection que vous tend un vieil homme.

L'abbé Godechaud me fit entrer ; il répétait :

« Quel dommage, mon enfant, que ma chère sœur ne soit pas là ! »

Je le regrettais moins que lui. Je sentis que je ne pouvais pas, tout de suite, parler de Thérèse d'Ollinsauve : il fallait lui laisser l'illusion que j'étais venu pour le revoir.

Je cherchai quelque chose à dire. Je murmurai :

« Monsieur l'abbé, vous n'avez presque pas changé. »

Chose extraordinaire, il le crut. Il avait besoin de le croire. Il répéta presque anxieusement :

« N'est-ce pas ? »

Il me précédait en boitant. Il poussa une porte ; nous entrâmes ensemble dans une sorte de bureau, une pièce carrelée aux murs blancs. Il y avait là, dans des cadres fanés, des images de piété défraîchies par les mouches, des statues de plâtre sous des globes de verre, un petit fourneau, des couver-

tures. Il vient un jour où ce sont précisément les choses de notre enfance, et de nos croyances enfantines, qui finissent par se revêtir d'exotisme, nous deviennent étrangères à force d'être devenues lointaines. Au sens presque entomologique du mot, je considérais cette petite cellule du vieux prêtre. Il s'assit en face de moi ; ses larges mains tremblantes posaient devant lui sur la table. Je me pris à dire :

« Vous êtes mieux logé qu'au presbytère, monsieur l'abbé. »

Je l'appelle ainsi depuis l'époque où, n'étant encore que secrétaire de l'évêque, il servait aussi de précepteur à Vivombre.

« Oui, dit-il. C'est un peu humide, et il y a des courants d'air. Mais en somme c'est une demeure agréable. »

Et traînant confidentiellement son fauteuil :

« Figurez-vous, mon enfant, qu'ils m'envient d'habiter une maison pareille. J'ai quelques économies. Ils ont fait croire à monseigneur que j'étais incapable de m'occuper de la paroisse. J'étais trop vieux ; c'était par égard pour ma santé, vous comprenez ? Et la paroisse est trop pauvre pour m'accorder un vicaire. »

Il se rapprocha davantage, et, avec un clignement désespéré :

« Mon enfant, ils veulent ma peau. Ces gens veulent ma peau. »

Je me taisais, ne sachant que dire. Il n'y a pas besoin d'aller chercher dans l'histoire des prétextes de drames. Aucune abdication d'empereur n'avait dû être plus pénible que celle de ce curé de village.

Je sentais combien les préoccupations de ma vie lui auraient paru futiles, puisque les siennes me paraissaient vaines. Je cherchais un biais. Je dis :

« Monsieur l'abbé, vous veniez justement de perdre deux excellents paroissiens.

— Qui ? » dit-il.

Les noms les plus chers sont les plus difficiles à prononcer. Je balbutiai :

« Mme d'Olinsauve. »

Il me regarda d'un air alarmé. Il me demanda :

« Comment ? Est-ce qu'Emmanuel est mort ? »

— Monsieur le curé, repris-je doucement, vous savez bien que M. et Mme d'Olinsauve ont quitté Vivombre en octobre.

— Ah ! oui, dit-il avec gravité. Je me rappelle. C'était de bien bons catholiques. »

Je gardais à part moi des raisons de croire le contraire. Il soupira, comme l'avait fait Pascaline, mais ses yeux, son accent, étaient infiniment plus tristes :

« Pauvre femme ! »

Je fis mentalement le geste de joindre les mains :

« Monsieur l'abbé, dis-je, est-ce que vous ne connaissez pas son adresse ? »

— L'adresse ? dit-il assez surpris. Mais, mon enfant, elle doit être sur le faire-part. »

Je me levai à demi. Il se mit à fouiller dans ses papiers. Je n'étais pas bien sûr d'avoir le courage d'attendre.

Après quelque temps, il tira de dessous un buvard un carton bordé de deuil. Thérèse d'Olinsauve était morte le 24 février, à Paris, des suites d'une longue maladie, munie des secours de la religion.

Je me rassais. Dehors, le vent jouait doucement avec la persienne entrouverte. Je savais cela. Je le savais depuis longtemps. Il me sembla presque que je l'avais toujours su. Mon Dieu, on n'est jamais tout à fait surpris, excepté par le bonheur.

L'abbé Godechaud me regarda d'un air inquiet.

« Quoi ? dit-il. Vous ignorez ?... »

Et il se troubla. Je compris qu'il fallait me ressaisir. Il y aurait eu quelque chose de cruel, à exiger que ce pauvre homme me consolât.

Il se pencha vers moi ; il me prit la main :

« Mon cher enfant, me dit-il solennellement, ce n'est pas si dur de mourir. »

En ce moment, ce n'était pas lui qui parlait. Ce qui s'exprimait par sa voix, c'était seulement sa prérise, son habitude de consoler ceux qui meurent, de calmer ceux qui restent, la tradition qui l'avait formé et dont il héritait. C'était, aussi, la fatigue de la vie qui saisit parfois tous les hommes. C'était beaucoup plus et beaucoup moins que lui-même : ce n'était pas lui ; c'était peut-être son âme.

Je demandai péniblement :

« De quoi ? »

Il retira sa main ; j'eus de nouveau, en face de moi, un vieil homme débile qui craignait les rhumes de cerveau.

« Naturellement, dit-il, d'un refroidissement. Mme d'Olinsauve était gravement malade : j'avais dû monter à Vivombre lui porter l'extrême-onction. Mais vous savez, mon enfant, que Dieu fait parfois des miracles. Elle guérit. Et puis, cet hiver, une imprudence. Elle eut une rechute. Les précautions, mon cher enfant, les précautions... »

Il baissa la voix. Ce vieil homme qui, tantôt, trouvait la mort toute simple, commençait à la craindre sous forme de coryza. Il regarda la fenêtre, d'un air apeuré, comme si quelque chose d'effrayant pouvait entrer par là. Il murmura :

« Je dis toujours à ma sœur de se méfier des courants d'air. »

Je compris : je fermai la croisée.

Le faire-part ne portait aucune indication au sujet du lieu des obsèques. Je rassemblai mon courage. Je demandai :

« Monsieur le curé, vous ne savez pas... »

Il m'interrogeait du regard. Je repris à voix basse :

« ... Où on l'a mise ? »

Il s'était remis à fouiller dans un tiroir. Il en tira bientôt une autre feuille à bordure sombre ; il me la tendit :

« Vous trouverez là des détails », dit-il.

Je m'aperçus que ma main tremblait. Je posai la lettre sur le rebord de la table, évitant ainsi de la tenir entre mes doigts ; je la lus ; elle était d'Emmanuel. Une émotion plus forte que tout à l'heure me saisit à la gorge. La seule chose que je n'eusse pas prévue, c'était cette lettre désespérée. Je tournais les feuillets l'un après l'autre ; quand ce fut fini, je les repoussai sur la table. Je ne pouvais ni concevoir, ni admettre, que cette mort le fit souffrir.

L'abbé Godechaud chercha gravement ses lunettes. Il se mit à relire la lettre, pieusement, comme s'il s'agissait d'un texte sacré. Son visage s'éclairait d'une admiration enfantine. Il murmura dans un soupir :

« Dire que ces deux-là s'aimaient tant ! »

Ainsi, ce vieil homme qui les voyait presque chaque jour avait passé à côté de leur drame sans même en deviner l'existence. Ces deux cœurs, ces deux corps s'étaient lentement, sous ses yeux, détachés l'un de l'autre, mais le vieil invité du dimanche ne s'en était pas douté. J'eus l'impression, en me taisant, d'être complice d'un mensonge : c'est trop qu'une femme ait été malheureuse, sans qu'on y ajoute l'ironie de croire à son bonheur. Puisque Thérèse m'avait aimé, je ne pouvais pas laisser croire, fût-ce à ce vieux prêtre, qu'elle n'ait pas souffert aux côtés d'un autre homme. La jalousie maintenant me décidait à nier.

« Monsieur l'abbé, fis-je, je croyais pourtant avoir entendu dire...

— Quoi ? » dit-il d'un air méfiant.

Il me regarda sans bonté. Je n'étais plus pour lui qu'un élève qui n'est pas de l'avis de son maître. Je murmurai :

« Qu'ils ne s'aimaient pas. »

Il parut étonné. Il dit doucement :

« Mon enfant, on raconte tant de choses... »

Il ajouta, avec une sorte de ferveur :

« Il n'y a rien de plus beau au monde que deux époux qui s'aiment. »

Je n'essayais pas de le détromper. On croit toujours au bonheur qui ne nous a pas été donné : je sentis qu'il fallait laisser ce vieux prêtre s'illusionner sur la félicité des époux, puisque tant de pauvres hommes, trahis par leurs femmes, déçus par leurs enfants, s'exagèrent la béatitude du prêtre.

Je n'avais plus rien à lui dire ; je me levai. Il m'offrit un

verre de pruneau ; je refusai ; il n'insista pas. Alors seulement je compris que j'avais dérangé sa sieste.

Il m'accompagna en boitant le long de l'étroit corridor. Brusquement, sur le seuil :

« Ne me demandiez-vous pas où repose Mme d'Olin-sauve ? Excusez-moi, mon enfant : je ne me le rappelle que maintenant. Mon successeur... »

Il eut une grimace douloureuse :

« Mon successeur m'a dit qu'on l'avait ramenée au pays. Oh ! un enterrement très simple. Au cimetière d'Ombre. Vous ne vous rappelez pas ? »

Je ne me rappelai pas. Il insista :

« Vous savez bien que Vives n'a pas de cimetière des catholiques. »

C'avait toujours été pour lui un chagrin professionnel. Je lui dis adieu ; je pris congé en lui promettant de revenir, bien que je doutasse de le faire. Il me devina sans doute ; il n'était pas sûr de me revoir, car il me bénit. Rien n'est plus touchant que la bénédiction d'un vieil homme qu'on sait avoir péniblement vécu : c'est comme s'il nous léguait la part de bonheur que lui a refusé la vie.

Je le quittai. Au premier tournant de la route, je m'enfonçai dans les champs.

Un bouquet d'arbres ; le mur d'enceinte d'une petite ferme ; une prairie ombragée qu'humecte la rivière invisible. Je me soulève sur un coude. Je regarde ma montre ; elle est arrêtée, mais il doit être 3 heures. La terre tourne, traînant avec elle ses nuages, entourée de son atmosphère, de ses quelques milliers de mètres d'air respirable, sans lesquels n'existerait pas l'homme. La terre tourne avec ses villes, avec ses champs, avec ses tombes. Couché, la tête levée vers l'immense étendue vide, encore fatigué des larmes, j'ai l'illusion de sentir dans tout mon corps ce tournoiement planétaire. Il est apaisant de penser que la terre nous emporte tous dans cette rotation éternelle ; que ceux même qui ne se sont pas rejoints, qui n'ont pu se rejoindre, continuent côte à côte le fraternel voyage et que les hommes, qu'ils se haïssent ou qu'ils s'aiment, n'en sont pas moins portés par le rythme égal, incessant, monotone, de cette giration sans fin, passagers d'un navire qui cingle vers la nuit. Est-ce que je rêve ? Je passe la main sur ma figure. Est-ce que j'ai pleuré ? On crie, on se débat, on se jette à terre comme un enfant malade sur le corps maternel, et dans ces convulsions de la douleur, comme dans celles du plaisir qui sont au fond pareilles, on a l'impression de s'efforcer vainement vers une possession plus complète que l'on retombera sans atteindre. Je me redresse tout à fait ;

je m'assieds. Vous êtes morte, ma bien-aimée. Votre corps commence quelque part, près d'ici, dans un cimetière dont je ne sais que le nom, ce lent, progressif et tranquille amalgame à la terre, qui ne nous répugne que parce que nous sommes encore en vie. Si vous aviez été mienne, fût-ce l'espace d'une seule nuit, il me semble que je ne vous pleurerai pas : tout est simple, quand tout a été accompli. Mon amie, ce n'est pas ma faute : vous avez consenti trop tard ; j'ai désespéré trop vite. Si nous nous étions rejoints, ce soir-là, dans cette maison villageoise, votre mort et ma vie auraient été changées. Nous avons fait, vous et moi, ce que font presque tous les hommes : nous avons passé à côté du plaisir, craignant sur ses traces de rencontrer la peine, et pour finir la peine seule est venue. Et puis, nous avions des principes. Nous avions des principes comme si nous n'allions pas mourir. Je ne m'exagère pas mon rôle dans votre histoire : je sens bien que le souvenir de cette nuit a dû être pour vous une honte lourde à porter, et vous vous en êtes sûrement confessée avant de mourir. Bien-aimée, je vous aime ainsi : vous étiez de celles qui se croient forcées d'être chastes. Je ne vous blâme plus d'avoir tout sacrifié à un mari qui ne vous était pas fidèle, mais qui cependant vous aimait. Il y a mille façons d'aimer : vous lui étiez chère. Puisqu'il vous regrette, votre dévouement, Thérèse, n'a pas été inutile : notre vie n'est jamais tout à fait vaine, quand il se trouve à la mort quelqu'un pour nous pleurer.

Je me relevai. Ombre est un hameau situé au sommet d'une colline, sur l'emplacement d'un ancien gibet ou peut-être d'un ancien calvaire ; on ne sait lequel des deux, et d'ailleurs un calvaire n'est qu'un gibet où l'on a pris l'habitude de prier. Il fallait pour s'y rendre retraverser le village ; je refis la route qui me parut changée, parce que mon esprit l'était. Avant d'entrer à Vives, je passais devant des serres ; un horticulteur cultivait là des fleurs rares, condamnées au forçage sous des vitres et plus tard à la mort lente des vases. Après de longs débats, car l'on ne vendait pas au détail, je réussis à acheter des roses ; elles étaient riches et lourdes ; je les fis envelopper dans du papier, à cause du soleil et de la traversée du village. Les femmes assises dans la rue levaient la tête sur mon passage ; leurs regards me gênaient comme si j'avais eu honte de mes fleurs. Une route, un chemin bordé de maisons de plus en plus basses ; puis, un petit bois de noyers, un sentier au flanc d'une colline, un bouquet d'arbres au bord d'une eau courante, de ces aspects de paysage dont on ne peut rien dire, parce que les mots gâtent la simplicité des choses. J'allais, dans cette sorte d'ébriété que donne seul le jeûne, ou l'ex-

trême fatigue, ou une extrême tristesse. Un parfum, si fort qu'il en devenait presque une saveur, se déplaçait avec moi le long de ce chemin poussiéreux ; je tournais machinalement la tête, pour voir autour de moi d'où cette bonne odeur pouvait naître ; je me rappelai tout à coup que c'était moi qui portais des roses. Des ifs, dépassant un mur bas, me firent battre le cœur ; j'entraï dans l'enclos carré que ne défendait aucune grille ; ce n'était qu'un petit cimetière militaire ; des croix identiquement noires, penchant, qui à droite, qui à gauche, comme atteintes par un projectile invisible ; des sépultures toutes semblables pour des morts sans doute inégalement oubliées, un bataillon carré de tombes assiégées déjà par le temps. Un cantonnier m'apprit que le cimetière d'Ombre était plus haut sur la colline ; je continuai à monter ; je trouvais une espèce de douceur à me dire que Thérèse, cette fois, était bien forcée d'attendre. Sa mort m'inspirait maintenant un sentiment de sécurité ; elle ne pouvait pas déchoir ; elle ne pouvait plus vieillir ; je n'aurais pas, en la retrouvant, à la constater changée. Et ce sentiment, dont l'égoïsme eût révolté, me paraît assez triste, assez touchant même, car il prouve combien nous sommes peu sûrs d'aimer ce que nous aimons plus que tout.

Une femme du pays m'indiqua pour la seconde fois ma route : un autre mur bas dépassé par des cyprès grêles ; une grille ; la masse banale d'un monument aux morts. Je me découvris sur le seuil comme si la voûte du ciel eût été là plus religieuse qu'ailleurs ; il suffisait de cette présence, ou plutôt de ce fantôme, pour rendre à l'espace son aspect véritable d'immense cathédrale bleue. Les tombes, dans ce cimetière de village, étaient serrées l'une contre l'autre ; je devais enjamber les pierres pour passer à la rangée suivante ; pour lire les inscriptions, je déplaçais les couronnes. C'étaient des perles de verre, des fleurs de celluloid, de ces choses laides, inutiles, qui tintent indiscrètement au vent et font du bruit sur du silence. Il n'y a que les poètes pour croire au silence des tombes. Elles parlent, par la voix criarde des lettres noires ou dorées, par le ridicule d'un prénom, l'insistance déplacée d'une date, le mensonge d'un regret qui se dit éternel comme si quelque chose l'était. Le nom de Thérèse n'était gravé sur aucune pierre ; il n'y avait là que des morts sur qui je n'avais pas pleuré. Au bout du jardin, quelques fosses plus récemment remplies portaient seulement un chiffre ; je supposai que le tassement de la terre ne s'étant pas encore fait, on avait mis Thérèse sous cette marque provisoire ; j'hésitais devant ces talus tous pareils ne sachant où poser mes fleurs. La douleur nous enlève à nous-mêmes, mais c'est le plus souvent pour nous ramener à des états d'esprit rudimentaires, que depuis longtemps nous avons dépassés quand nous ne souf-

frions pas. Je cherchais des yeux l'endroit précis où je devais m'agenouiller, comme s'il était possible d'y entendre encore battre un cœur. L'amour rend fétichiste; le désespoir idolâtre; nous sommes si faciles à contenter qu'il suffit d'un portrait pour nous adoucir une absence, et d'un tombeau à fleurir pour nous consoler d'un cercueil.

Je sortis du cimetière, espérant trouver le sacristain dans l'église; elle était fermée; un vieil homme travaillait dans un champ de l'autre côté d'une clôture; je l'appelai; il ne leva pas la tête. La femme qui m'avait indiqué ma route continuait la sienne à travers le village; elle se retourna; elle avait un bon visage de paysanne compatissante.

« Comment? dit-elle Vous avez encore vos fleurs? »

Et, avec ménagement :

« Ainsi, là-bas, vous n'avez trouvé personne? »

Du doigt, elle désigna le cimetière. Les gens simples emploient des périphrases, pudiquement, quand il s'agit de désigner ce lieu des noces avec la terre. Je secouai la tête, je murmurai :

« Elle n'est pas là. »

Elle me demanda le nom de la famille de Thérèse; je le lui dis; j'avais l'impression de l'avoir jeté à tout le monde, depuis le matin, comme un mendiant qui ne sait qu'un seul cri. Un fait aussi rare que l'inhumation d'une étrangère ne pouvait, au village, avoir passé inaperçu : j'espérais que cette femme saurait quelque chose. Elle eût sincèrement désiré m'être utile : elle s'empressa de dire, avec cette bonne volonté que montrent les gens du peuple, quand il s'agit d'avancer ou d'accueillir des hypothèses :

« C'était peut-être la dame brune qui habitait au château. »

Thérèse d'Olinsauve était blonde. Alors, elle s'obstina, disant qu'après tout cette dame n'était pas si brune.

Elle me proposa d'aller voir le fossoyeur, qui est renseigné sur les morts. Elle s'offrit à me conduire : cet homme devait être l'un des plus pauvres du village; il habitait une petite maison si étroite qu'elle ressemblait à une fosse. Nous avons beau faire : il y a entre nous et les misérables un malentendu continuel; nous les croyons peut-être plus malheureux qu'ils ne sont; ils nous croient sûrement plus heureux que nous ne sommes. Je restai debout; je n'osais pas lui donner d'argent, justement parce qu'il avait trop l'air d'en avoir besoin; j'expliquai à cet homme le peu que je désirais savoir, c'est-à-dire l'emplacement d'une tombe. Il hocha la tête : l'ancien curé de Vives avait dû se tromper; il ne pouvait s'agir d'Ombre; depuis le début de l'année, personne, à sa connaissance, n'avait été enterré là.

Je le remerciai; je sortis. La jeune villageoise et moi, nous fîmes quelques pas ensemble. Dieu sait quel roman cette

paysanne imaginait dans ma vie; elle me nomma les autres cimetières du pays, en me conseillant d'aller voir si Thérèse, par hasard, ne reposait pas là. Pas un instant je ne songeai à le faire. Malheureux, nous accueillions, pour nous consoler, ou nous désespérer davantage, jusqu'aux superstitions que nous repousserions d'ordinaire : n'ayant pu la rejoindre vivante, il me semblait naturel de ne pas la retrouver dans la mort.

Je redescendis vers la plaine. En suivant l'unique rue du village, je repassai devant le cimetière; la grille était entrouverte, comme je l'avais laissée. J'avançai d'un pas sur le petit chemin bordé de cailloux blancs; ne sachant que faire d'elles, j'y déposai mes fleurs. Je savais maintenant qu'elles n'étaient là pour personne. Mais les morts n'ont pas besoin de fleurs; c'est nous qui avons besoin de croire que nous pouvons leur faire l'aumône. Le soir tombait; une espèce de lividité remplaçait la lumière; brusquement, songeant que durant tant de mois j'avais passionnément recherché Thérèse, j'eus froid, comme si je m'étais aperçu que j'avais couché près d'une morte. Dans la vallée, la nuit commençait à descendre, ou plutôt à monter, car tout le jour les arbres, les broussailles, les pans de mur la recueillent et la gardent, et, le soir, elle s'exhale de la terre comme une fumée pour imprégner jusqu'au ciel. Sous bois, il faisait déjà complètement noir. Mais on ne songe pas assez que la nuit, elle aussi, n'est qu'une immense absence.

Je pressai le pas; je regagnai Vives.

Il est toujours difficile de croire que quelqu'un nous aime. Nous admettons qu'une femme nous aime; son plaisir et le nôtre conspirent à nous le faire croire; au besoin, elle l'affirme par tout son corps. Mais s'il s'agit d'une morte, s'il s'agit d'une absente, la chair n'est plus là pour nous tromper sur l'âme. Si l'on décomptait du nombre des amantes celles qui se donnent par dépit, par détresse, pour faire comme les autres, parce que l'air était tiède, parce qu'une musique venait de les troubler, celles qui cèdent par désir et celles qui cèdent par vengeance, combien d'hommes pourraient se vanter d'être aimés? Comme un mendiant, le soir, renverse sa sébille et n'y trouve que des pièces de cuivre, je fis le compte de mes certitudes; je fus étonné de me trouver si pauvre. Jusqu'au bout, Emmanuel et sa femme n'avaient pas cessé d'être unis, non seulement par la tendresse, mais par ces mille habitudes où s'entremêlent deux vies, le reste n'étant après tout que pénétrations passagères. Qu'étais-je, pour que Thérèse m'eût aimé? Peut-être, au fond du cœur, même par ce soir de printemps, Emmanuel n'avait pas cessé de l'occuper tout entière; c'est l'illusion de son amour qu'elle eût demandé à mon corps. Chaque jour l'avait éloignée davan-

tage de ce qui pouvait n'être qu'un égarement regretté : Emmanuel avait profité des reproches qu'elle s'était dû faire ; cette faiblesse n'avait servi qu'à leur procurer la douceur de n'être pas, au fond, plus irréprochables l'un que l'autre. Seul, Emmanuel avait su extraire de ce cœur tout ce qu'il contenait de rare dans le bonheur et dans la peine ; seul, il avait tout obtenu d'elle, y compris le plaisir de la trahir impunément. Ce serait à dégoûter de la vertu, si les femmes, en résignant une part d'elles-mêmes, ne trouvaient pas dans l'autre plus de compensations qu'on ne pense. L'excuser, l'aimer, goûter peut-être une volupté à se représenter les siennes, ç'avait pu être, pour Thérèse, une forme raffinée du bonheur. Si même (et déjà j'en doutais) l'espace d'un soir elle avait cru m'aimer, cet amour tristement pareil à tant d'autres eût été moins complet, moins émouvant pour elle que la simple fidélité. Elle ne m'eût pas suivi ; elle ne l'eût pas quitté ; quoi que je fisse, je me heurtai à ce mari qu'elle n'avait pas pu trahir. Il semblait indécent, presque odieux, d'empiéter sur son souvenir : c'était à lui, ce n'était pas à moi, qu'il appartenait de la pleurer.

Je me réjouissais presque, maintenant, de n'avoir pas trouvé sa tombe. Tout, comme toujours, était plus banal qu'on n'ose dire : mon rôle consistait à l'avoir fait attendre, pendant quelques heures, sous la pluie, dans une mince robe d'été. Encore ne le savais-je que par l'indiscrétion d'une servante : Thérèse, sans doute, eût souhaité que je ne l'eusse jamais su. Cette femme ne m'était rien : par égard pour elle, je n'avais même pas le droit de dire tout haut que j'avais causé sa mort.

À mon réveil, le lendemain, je décidai par fatigue de passer quelque temps à Vives. C'était jour de marché. Ma matinée s'écoulait sur la place à regarder remplir et vider les corbeilles, quand j'aperçus, inclinée devant l'étal d'une paysanne, la longue silhouette de Mlle Armance qui marchandait un panier de pêches. Elle n'avait pas changé : sa robe, son chapeau, son ombrelle semblaient, comme toujours, inséparables de sa personne, au même titre que ses faux cheveux. Elle m'accueillit avec l'un de ces sourires qui prouvent moins la joie que le désir d'en faire montre ; il y avait pourtant quelque chose de changé, puisqu'elle consentit à s'asseoir à la table d'un café, ce qu'elle n'eût pas accepté quand elle n'avait que cinquante ans. Je craignais que la conversation ne déviât sur Thérèse ; je lui parlai longuement de son frère, que je m'affligeais d'avoir trouvé si vieilli. Elle me répondit sèchement :

« Mon frère va beaucoup mieux qu'on ne pense. »

Puisqu'elle ne les partageait pas, mes inquiétudes la blessaient, comme si j'eusse douté de sa sollicitude pour lui.

On nous apporta deux verres. Elle se déganta. Même nue, sa main maigre et jaune semblait couverte d'un gant trop large. Elle la posa sur la mienne et dit avec douceur :

« Mon pauvre ami, quel choc ç'a été pour vous ! »

Je compris. Quand nous gûerirons-nous de croire en la pitié des autres ? Je murmurai :

« C'est vrai. Je ne m'y attendais pas. »

Sa laideur m'irritait moins, maintenant que je me rappelais qu'elle avait aimé Thérèse. En même temps, le souvenir de Thérèse me parut amoindri, presque embourgeoisé, par la médiocrité de cette amie provinciale. Mlle Armance soupira :

« Cette femme charmante ! »

Elle but une gorgée de sirop à la grenadine, s'essuya les lèvres, et reprit :

« Enfin, mon pauvre ami, on se console en se disant que peut-être cela valait mieux pour elle. Le Bon Dieu sait ce qu'il fait.

— Ce n'était un secret pour personne, dis-je, que votre amie n'était pas heureuse.

— Mon jeune ami, dit sentencieusement Mlle Armance, j'ai connu bien peu de femmes assez sensées pour être heureuses. »

Sans doute, n'étant pas mariée, et toute sa vie ayant désiré l'être, elle ne plaignait point celles à qui ce bonheur ne suffit pas. Elle se rapprocha de moi, confidentiellement :

« Vous ne saviez pas qu'au moment de sa mort, il était prêt à divorcer ? »

Elle dut prendre ma stupeur pour de l'indignation. Elle se hâta d'ajouter :

« Mon Dieu, il avait eu beaucoup de patience. »

Et elle but une seconde gorgée. Je la regardai ; elle était sincère ou du moins se figurait l'être. Mais je ne m'étais pas douté que ce serait lui qu'on plaindrait.

« J'ai toujours pris, dis-je, Thérèse d'Olinsauve pour la plus parfaite des femmes. »

De nouveau, avec effusion, elle posa sa main sur la mienne :

« C'est bien, fit-elle. Je suis heureuse de vous entendre dire cela. C'est bien à vous de la défendre. Oh ! Ce n'est pas que j'aie jamais ajouté foi à ce qui se disait, lors de votre présence à Vivombre... »

— Ce qui se disait ? fis-je lentement.

— Mon Dieu, fit-elle, vous auriez eu des excuses. Vous étiez si jeune ! C'était à elle, n'est-ce pas, de prévenir la calomnie en se montrant plus sage. Non que je songe, naturellement, à me prononcer sur le fond des choses, mais ma pauvre Thérèse était parfois si imprudente... »

Elle aspira l'air, lentement, comme si elle humait des souvenirs. D'un ton rêveur :

« Oui, même jeune fille.

— Pourtant, fis-je doucement, il la regrette aussi.

— N'est-ce pas ? fit-elle. Quel homme chevaleresque ! Mais vous ne pouvez pas tout savoir.

— Je vous demande pardon, fis-je, je crois tout savoir.

— Ah ! dit-elle. Vous croyez savoir... »

Et, se penchant vers moi :

« S'il ne s'était agi que de vous, mon ami, on eût pardonné bien des choses. Malheureusement, quand on a remarqué certaines allées et venues nocturnes, vous n'étiez plus à Vivombre.

— Vous vous trompez, dis-je. J'y étais revenu.

— Vraiment ? » fit-elle.

Et elle sourit. Je compris à son sourire que je m'y prenais mal, si j'essayais ainsi de disculper Thérèse.

Il y eut un silence. Je repris :

« C'est d'une pneumonie qu'elle est morte ? »

J'espérais qu'elle répondrait non.

« Oui, dit-elle en inclinant la tête. Emmanuel l'a soignée, paraît-il, avec un dévouement admirable. »

Je murmurai lâchement :

« Il avait des torts envers elle.

— Quels torts ? » fit Mlle Armance avec un étonnement sincère.

Et comme je me taisais :

« On ne lui a jamais connu de maîtresses. »

Elle parlait avec agitation, comme si, pour elle, cela avait son importance. Est-ce qu'elle l'aimait, par hasard ? On ne voit pas ce qui se passe au fond du cœur des vieilles demoiselles solitaires. Nous sommes impitoyables : j'aurais trouvé cela touchant, si ce n'avait été ridicule.

« On ne sait jamais tout, dis-je à voix basse.

— Non, fit-elle. Mais on le devine. »

Nous nous regardâmes. Je sentis que nous nous en voulions l'un à l'autre d'avoir ébranlé, moi, sa confiance en lui, elle, ma confiance en Thérèse. Elle reprit d'autant plus doucement que cette douceur était feinte :

« Et c'est ma pauvre amie, je suppose, qui vous avait dit... »

Je ne répondis pas. Le premier devoir, quand on aime une femme, serait de ne pas écouter le mal qu'on peut vous dire d'elle. Si on l'écoutait, on finirait toujours par le croire.

« C'est si tentant, continua-t-elle, de se faire prendre en pitié !

— Vous voulez dire qu'elle mentait ? » fis-je àprement.

En même temps, je me rappelai soudain combien vagues avaient été les confidences de Thérèse : après tout, elle ne

m'avait presque rien dit, pas même le nom de la femme à laquelle il la sacrifiait.

« Croyez-moi, mon ami, dit doucement Mlle Armance, vous n'étiez pas le seul dont elle ait réussi à se faire plaindre. »

Je me levai. Elle aussi. Elle remit méthodiquement ses gants. Soudain :

« Ne vous figurez pas que je songe à blâmer Thérèse. On ne pouvait, n'est-ce pas, exiger d'une nature aussi expansive la régularité de vie que l'on demande à toutes les autres. Et les faiblesses de mon amie étaient parfois son plus grand charme. »

C'était elle maintenant qui avait l'air de la défendre. En me taisant, j'étais le moins indulgent des deux. Il y eut un nouveau silence. Je demandai :

« Et... elle est maintenant au cimetière d'Ombre ? »

— Quelle idée ! fit Mlle Armance. C'est mon frère qui vous aura dit cela : il confond. Une de nos cousines y est enterrée. Mais leur tombeau de famille est au cimetière d'Ombrevive. »

Elle me demanda si je parlais bientôt et si j'irais à Paris. Alors :

« Si vous voyez Emmanuel, ne manquez pas de lui porter mon souvenir. Mon frère et moi, nous avons beaucoup d'estime pour lui. »

Je l'assurai que je n'y manquerais pas. Enfin, elle me tendit la main.

Je regardai sa longue forme maigre se faufiler entre les tables. Le propriétaire du café flânait sur la terrasse ; je réclamai ma note et l'indicateur du chemin de fer. Je me répétais machinalement, comme un maniaque, l'adresse entrevue sur la lettre que m'avait fait lire le vieux prêtre : rue Sévero, 42. Certes, n'estimant pas Mlle Armance, je n'étais pas tenté de la croire, mais trop d'expériences nous montrent le danger de rien admettre à la légère, pour que nous ne redoutions point celui de nier sans preuves. En me hâtant, je pouvais prendre le train d'1 heure. Le lendemain, au petit jour, je me retrouvais à Paris.

IV

C'était l'une de ces après-midi blêmes et chaudes où l'on ne voit pas le soleil. Vers 3 heures, ne sachant que faire, je descendis à pied vers le métro de la Concorde. J'accusais de mon malaise l'abominable fadeur de l'air : à l'idée de me retrouver en face d'Emmanuel, j'éprouvais un mélange d'hu-

miliation et d'inquiétude, et cependant, j'étais anxieux de le revoir. J'avais besoin d'interroger le plus tôt possible le seul homme qui sût la vérité, et sans doute pût me l'apprendre, puisque cette vérité, avant d'être des mots qui s'opposent les uns aux autres, ç'avait été sa vie, ç'avait été son malheur. Songeant que je serais plus sûr de le trouver chez lui vers le soir, je m'accordai deux heures encore : je ne voulais pas m'exposer à l'attendre dans quelque couloir étroit, sous le regard d'une servante; si toutefois Emmanuel avait une servante; je ne voulais pas surtout qu'un échec me décourageât. J'étais sorti du métro à la station de Montparnasse. Pour occuper les moments de répit que je venais de me donner, je fis ce que font les pauvres, les malheureux et les filles : j'arpentais les rues. Arpenter les rues, c'est une espèce d'obligation machinale, et de machinale douceur, pour ceux ou pour celles qui n'ont pas de chez soi, parce qu'on les en a chassés, ou parce qu'elles sont forcées d'y accueillir n'importe qui. Et c'est une douceur aussi, pour ceux que des pensées semblent avoir chassés hors d'eux-mêmes. Comme c'était un dimanche, je n'avais que rarement la distraction des vitrines. Je m'assis devant un café désert; c'était un de ces jours où, par une sorte d'harmonie avec soi-même, on ne voit dans une ville que sa boue, sa poussière, ses affiches déchirées et les cernes de ses murs gris, comme, à d'autres moments, on s'excite sur ses souvenirs. Une fille assez passable prit une chaise voisine de la mienne; elle semblait désirer si vivement qu'on lui parlât que je finis par le faire. Et cependant, ce que j'ai toujours détesté, dans ces aventures banales, c'est qu'il en est peu d'assez brèves pour être tout à fait silencieuses.

En payant, je demandai au garçon s'il connaissait la rue Sévero. Ma voisine l'interrompit au milieu de ses explications, en me disant qu'elle allait justement par là, et que je n'avais qu'à la suivre. Elle prit une rue bordée par deux grands murs de cimetière, bien qu'elle n'y passât, dit-elle, que le moins souvent possible, parce que c'était triste. Un camion qui rasait le rebord du trottoir fit jaillir l'eau d'une flaque; elle se gara en injuriant les chauffeurs, qui le font exprès quand ils voient passer une jolie fille en robe claire. Elle habitait rue Brézin. En traversant la chaussée, elle me demanda si je ne voulais pas monter, ce que je refusai, bien que j'eusse du temps à perdre. Elle fit une moue désappointée en me souhaitant bonne promenade. Son petit visage humide de sueur eût été désagréable à baiser. Je la regardai s'éloigner. Elle avait de minces souliers blancs : une espèce de pitié m'attendrit, quand je m'aperçus que leurs talons étaient tournés.

Ce n'était pas encore l'heure où l'on rentre pour le repas du soir : la petite rue silencieuse était abandonnée aux enfants.

Ils se poursuivaient par groupes, avec des gris aigus, comme certains oiseaux le font parfois au crépuscule. Je cherchai le numéro 42 : une vieille femme qui ravaudait des bas était assise sous le porche. Je m'enquis si c'était bien là qu'habitait M. d'Olinsauve. Elle me répondit que oui, mais qu'il n'était pas rentré. Puis :

« Il y a des chances pour qu'il soit là vers 7 heures. »

Et, m'ayant offert une chaise, elle se remit à ses laines. Je lui demandai si Emmanuel avait un emploi qui le retenait jusqu'au soir. Elle me dit :

« Puisque c'est votre ami, vous devriez le savoir mieux que moi.

— Je ne l'ai plus revu, dis-je, depuis la mort de sa femme.

— Oui, dit-elle. J'ai entendu parler de la petite dame. Il faut vous dire que je suis nouvelle dans la maison. »

La conversation tomba. Nous fîmes, chacun de notre côté, de vains efforts pour la reprendre, moi par désœuvrement et elle par bavardage. Elle m'apprit qu'il y avait un appartement à louer, dont le loyer n'était pas cher. Puis, qu'il y aurait un orage, à moins toutefois que cela ne passât sur Montrouge. Il était 6 heures et quart. Je m'en allai, disant que je reviendrais vers 7 heures.

Je flânai. À la devanture d'un pharmacien, je lus le nom de spécialités, toutes également infaillibles. Il y avait au coin de la rue un petit jardin avec une tonnelle : une salle pour fêtes et banquets. Plus loin, sur la place, un marchand de meubles d'occasion; des sommiers, des lits démontés entassés dans un hangar, de ces lits qui en savent plus long que nous sur les rêves, les amours, et les maladies des pauvres. Je revins sur mes pas. Un ciel pâle, presque rose, se tendait pour une heure au-dessus de cette rue banale; on respirait l'odeur spéciale aux villes par les après-midi d'été, et qui semble faite de la décomposition des choses, de poussières, de benzine, de la chair meurtrie des pêches à l'étal du fruitier, et des secrètes moiteurs de femmes. J'essayai, en regardant la porte où la vieille restait assise, de me dire que Thérèse avait dû franchir ce seuil, s'y asseoir au retour de ses dernières promenades, et qu'enfin on l'avait emmenée par là. Ces visions m'émouvaient à peine. Maintenant, ce n'était plus elle qui m'importait, c'était la vérité sur elle.

Il pouvait être 7 heures. La vieille, de l'autre côté de la rue, me fit signe; quand j'eus traversé, elle me dit qu'Emmanuel venait de rentrer et que je n'avais qu'à monter. C'était au troisième étage. Il y avait deux portes sur chaque palier, deux sans doute de ces appartements parisiens auxquels on mesure chichement l'espace. Je sonnai, une fois, puis deux, faiblement, repris par une timidité d'enfant en présence de ce qu'il y a d'imprévu, et presque de symbolique, derrière n'importe

quelle porte. Au bout de quelques instants, Emmanuel vint m'ouvrir.

Je le reconnus tout de suite, bien qu'il fit sombre dans le couloir, si sombre qu'en entrant je me heurtai à son corps. Il se contenta de me dire, comme le soir où, deux années plus tôt, nous nous étions retrouvés chez lui :

« C'est toi ? »

Mais cette fois il paraissait calme. Il me fit entrer dans une pièce qui était sa chambre à coucher, et dont seul le désordre me frappa. Nous nous assîmes en face l'un de l'autre. Accoudé sur la table, il me regardait pensivement, en se balançant sur sa chaise. Enfin :

« Tu n'as pas changé.

— Si, dis-je. Plus que toi.

— Non, dit-il. Tu as remonté le courant. J'ai continué de le descendre. Voilà tout. »

Et il se remit à se balancer sur sa chaise. Brusquement :

« Je te félicite de tes succès.

— Quels succès ? » dis-je.

Et je me demandais s'il connaissait déjà mes livres.

« Tous tes succès, dit-il doucement.

— Emmanuel, dis-je, me permets-tu d'ouvrir la fenêtre ? J'étouffe ici. »

Je me précipitai vers la fenêtre. Penché sur la barre d'appui, j'aspirais l'air sans fraîcheur ; j'essayais vainement de faire silence en moi-même. La voix nette d'Emmanuel m'obligea bientôt à me retourner vers la chambre.

« Et... peut-on savoir ? » dit-il.

Je revins m'asseoir à la table.

« Pourquoi je suis revenu ? dis-je. À cause d'elle. »

Il y a ainsi des moments, où, quand ce ne serait que par fatigue, nous disons la vérité.

« Que veux-tu ? dit-il. Tes lettres ? »

— Tu as mes lettres ? » fis-je.

Je me levai. Une honte inexplicable m'envahit à l'idée qu'il les avait lues, que Thérèse peut-être les lui avait laissés lire. Il avança les coudes sur la table, et, tranquillement :

« Tu ne me parles pas de rendre les siennes.

— Emmanuel, fis-je avec désespoir, elle ne m'a jamais écrit.

— Et tu te figures que je te croirais », dit-il.

Il se leva brusquement, lui aussi :

« Ce n'est pas assez que tu l'aies eue vivante ? Tout de même, continua-t-il, tu aurais pu avoir l'élégance de ne pas me la disputer morte. »

Il avait cessé de sourire. Il se couvrit le visage de ses mains, comme s'il regrettait que ce masque fût tombé.

« Mais, balbutiai-je, c'est toi-même qui...

— Je t'avais dit que je ne la méritais pas, n'est-ce pas ? fit-il. Et vous m'avez pris au mot. Vous m'avez tout de suite pris au mot. On est toujours pris au mot, quand on est assez imprudent pour se ravalier soi-même. »

À son tour, il s'approcha de la fenêtre et continua d'une voix sourde :

« De sorte que, soi aussi, l'on finit par se prendre au mot. » J'étais retombé assis. Il revint à moi, me touchant l'épaule :

« Je comprends si bien. Une femme est morte. Cette femme vous aimait ; vous l'aviez aimée ; mais de tout cela, en somme, il n'y a pas de quoi faire un roman, à peine un épisode. Mais elle est morte. Avec un peu de bonne volonté, l'on peut se dire qu'elle en est morte. Et on la pleure. Si elle était vivante, crois-tu que tu t'en souviendrais ? »

Et, avec un bref éclat de rire :

« Tu ne t'es peut-être jamais demandé si, tout de même, je l'aimais encore, cette femme ? »

— Mais elle t'aimait ! dis-je. Elle t'aimait plus que moi !

— Plus que toi ? » dit-il.

Encore une fois, je compris que je m'y prenais mal pour la défendre.

« Et elle t'aurait toujours aimé, dis-je.

— Si tu n'étais pas venu ? »

— Non, dis-je plus fermement. Si tu ne l'avais pas trahie.

— Ah ! fit-il à voix basse. C'est cela qu'elle t'a raconté ? »

J'inclinai la tête. Il allait et venait dans la chambre. Puis, lentement :

« Et... tu l'as cru ? »

— Je ne croirais jamais qu'elle mentait », dis-je à voix basse.

Il traîna une chaise et s'assit à mon côté :

« Stanislas, t'es-tu jamais demandé si *quelqu'un* lui avait menti ? »

Je levai les yeux vers lui. Il y avait dans sa voix une interrogation passionnée. Il reprit :

« T'es-tu jamais demandé si un homme, mis en présence de deux êtres qui s'aiment d'un amour infiniment plus fort, plus complet, plus légitime, en un sens, que tout ce qu'il se sait capable de ressentir, peut désirer s'effacer ? S'il peut aller jusqu'à s'accuser à cette femme de trahisons imaginaires pour lui ôter ce reste de scrupule qui, justement, n'empoisonne que les consciences pures, pour lui permettre (comprends-tu ?) de reprendre une liberté qu'elle n'eût pas reprise, l'en eût-il suppliée, si elle ne l'avait pas cru coupable ? Stanislas, le crois-tu possible ? Je te le demande, non que mon opinion à moi ne soit depuis longtemps faite, mais parce que j'ai besoin de savoir si toi-même, en pareil cas, tu en aurais été capable. Dis ? »

— Si je crois possible », dis-je, et je sentis son tremblement me gagner, de pousser cette comédie jusqu'à la tentative de suicide pour une femme qui n'existait pas... « Emmanuel, fis-je brusquement, que veux-tu que je te dise ? »

— Qui n'existait pas ? dit-il. En es-tu sûr ? »
De nouveau, je ne comprenais plus. Il s'était écarté de moi. Il ajouta, humblement :

« Elle ne se croyait tout de même pas libre. »
Maintenant, j'avais peur de comprendre. Une espèce de sourire se dessina sur ses lèvres :

« Tu vois bien, dit-il, que c'était quand même pour une femme... »

J'étais assis devant la table. Il se pencha vers moi, et, d'une voix plus faible encore :

« Et... pour toi aussi », dit-il.

Je me courbai sur moi-même. Compriment vainement mes lèvres en y appuyant la main, je pleurai avec des hoquets bruyants, comme ceux des enfants qui s'étranglent dans leurs larmes. Il se rapprocha de la fenêtre, et resta le dos tourné à regarder tomber la nuit.

Au bout de quelques instants, je me levai. J'allai vers lui. Tout maintenant commençait terriblement à s'éclaircir. Il me semblait que j'eusse compris, si seulement la tête ne m'avait pas fait si mal.

Je demandai timidement :

« Emmanuel ? Es-tu sûr qu'elle n'ait pas deviné ? »

Je lui résumai ma conversation avec Thérèse, l'ambiguïté de ses réponses, son mélange de rancœur et d'admiration pour lui. Je ne réussis qu'à le faire pâlir.

« Tu crois ? dit-il. C'est possible. Je lui aurais laissé deviner, d'une manière ou d'une autre, que c'était moi qui me sacrifiais. Tu comprends : laisser voir à quelqu'un qu'on se sacrifie pour lui, c'est une façon de s'en venger. »

Et, de nouveau, il essaya de rire.

« Mais, dis-je, puisque tu l'aimais ? »

Il se tut. C'était lui maintenant qui pleurait. Je lui posai la main sur l'épaule, et, tout bas, avec une résolution subite :

« Emmanuel, il y a quelque chose que je veux que tu saches.

Je n'ai jamais été l'amant de Thérèse. »

Il me regarda sans comprendre. Il fallut du temps, semblait-il, pour que le sens de ces mots eût pénétré en lui. Je crus qu'il allait m'accuser de mensonge, rire, me frapper peut-être. Il n'en fit rien, mais lentement, tristement, il haussa les épaules :

« C'est tout ? dit-il. Je ne vois pas ce qu'il y a de changé. Elle ne t'en aimait pas moins ; je n'en ai pas moins gâché ma vie, puisque nous avons vécu, pendant deux ans, comme deux étrangers l'un près de l'autre, ajouta-t-il péniblement, et... »

puisque aussi bien tout ce dont je m'accusais était devenu la vérité.

— Pardonne-moi », dis-je à voix basse.

« Et d'abord, dit-il froidement, je ne te crois pas. »

Il fit quelques pas au hasard. Comme il commençait à faire sombre, je n'apercevais plus son visage.

« Dire, fit-il, que par moments elle m'avait presque persuadé qu'elle m'était restée par tendresse ! Et c'était simplement que son amant ne voulait pas d'elle ! Cela se conçoit : un jeune homme de vingt ans, une femme de vingt-sept, un départ à deux, l'embarras d'une maîtresse, et peut-être la nécessité d'un mariage... Sans compter, qui sait, qu'elle ne te plaisait peut-être pas, cette femme ? Et d'ailleurs, ricana-t-il, comme corps de femme... »

— Emmanuel, criai-je, tu n'as pas le droit !

— Tu en as le droit, toi ? »

Et se laissant tomber sur une chaise :

« Si je m'occupais de tous ceux qui se sont acquis des droits sur elle ! On se croit le seul, hein ? dit-il en ricanant toujours. Et l'on n'est même pas le premier ! »

— Tu ne le crois pas, dis-je. Tu ne le crois pas toi-même !

— Je ferai mieux de te croire, n'est-ce pas ?

— C'est moi qui ne te crois plus », dis-je, et son exaspération commençait à me gagner. « Je ne te crois plus ! Cette femme t'excédait ; tu ne demandais pas mieux que de te débarrasser d'elle : j'étais une occasion, en somme ! Quel soulagement, si je l'avais prise ! »

— Ah ! dit-il haineusement, tu as trouvé cela ! Eh bien, alors, pourquoi mens-tu ? Ce n'est plus la peine. Et puis d'ailleurs... elle m'avait tout dit. »

Il répéta avec une insistance de fou :

« Elle m'avait tout dit ! »

— Ce n'est pas vrai ! criai-je.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? dit-il, et j'eus l'impression que, tourmenté comme moi par le doute, il parlait de la sorte pour provoquer mes démentis. « Tu étais venu, n'est-ce pas, espérant que nous allions nous fondre tous deux en attendrissements sur elle ? Ou par défi, par peur, parce que cela pouvait mal finir, par peur d'avoir peur ? Ou bien, tranquillement, comme chez toi, pour m'ôter les soupçons que je ne serais pas assez stupide, tout de même, pour ne pas avoir eus ? Tu... »

Il acheva sa phrase par un dégoût d'injures prises au vocabulaire des faubourgs, mais si basses que je ne l'aurais pas soupçonné de les connaître, encore moins de les employer. Un instant, je crus qu'il s'allait jeter sur moi. Il n'en fut rien. Brusquement, son visage défait se recomposa par un effort

dont on ne l'eût pas supposé capable, et, d'une voix tout à la fois dure et tremblante :

« Je te prie de sortir. »

La peur dont il venait de m'accuser, la peur d'avoir peur, m'empêcha d'obéir. Je regardai, fasciné, ses doigts agrippés au dossier d'une chaise trembler convulsivement, comme si sa fureur maîtrisée se fût réfugiée là. Il répétait, avec dans la gorge la même note de colère désespérée :

« Je te prie de sortir. »

Je tendis les mains, dans une dernière tentative de réconciliation, ou, simplement, dans un élan de pitié. C'était pour lui maintenant que m'effrayait sa pâleur. Alors, d'une voix suffoquée :

« Je te supplie de sortir ! »

Je cherchai en tâtonnant la porte, et sortis comme on prend la fuite.

Dans la rue, il faisait encore presque clair. Une bande de ciel rose brillait. Je fis quelques pas, puis m'arrêtai. De tout ce qui venait d'avoir lieu, il ne subsistait que la stupeur. Mais qu'est-ce qui venait d'avoir lieu ? Je m'efforçais vainement de me rappeler une seule des paroles d'Emmanuel, ou de me souvenir des miennes ; le sens seul demeurerait ; aujourd'hui encore, en les reproduisant, j'ai presque dû les réinventer. J'employai pour me calmer tous les moyens connus, la récitation de l'alphabet grec et celle de vers de Racine. Les hypothèses qu'Emmanuel venait de me présenter toutes ensemble se heurtaient dans ma mémoire, comme ces jouets d'enfant où les triangles se changent en cercles, les cercles en losanges et les losanges en pyramides, sans qu'on puisse les arrêter ni les suivre dans leur sarabande de formes. J'avais descendu la rue sans m'en apercevoir jusqu'à l'angle de l'avenue du Maine ; je me laissais tomber sur un banc, sous la tonnelle du restaurateur. Alors seulement, avec un vague sourire, je me rappelai que j'avais oublié de transmettre à Emmanuel les compliments d'Armande Godechaud. Je ne pensais plus à Thérèse : il semblait que le souvenir de cette morte se fût décomposé en moi.

L'orage avait passé sur Montrouge. Une seule feuille, plus sensible que les autres, tremblait au bout d'une branche : un rameau noir sur le ciel plus pâle, une de ces vues qui nous font penser à des estampes japonaises, puisqu'il a fallu le Japon pour nous enseigner le mystère d'une feuille. Je commandai à souper, pour respirer plus longtemps cette atmosphère de fade fraîcheur ; de rares taxis roulaient ; un haut-parleur grinçait quelque part ; le garçon, quelques rares habitués marchaient de l'autre côté de la tonnelle ; je tâchais de penser à autre chose. Puis, je tâchais de ne penser à rien. Des pas qui

se rapprochaient sur le gravier blanc du jardin me firent à peine tourner la tête ; la main d'Emmanuel, en se posant sur ma manche, ne m'apporta pas plus de surprise, encore moins d'inquiétude, que si, prévoyant qu'il viendrait, je m'étais assis là pour l'attendre. Ce n'était pas que mes sentiments pour lui, quels qu'ils fussent d'ailleurs (et je ne cherchais pas à les démêler moi-même), se fussent transformés en l'espace d'une demi-heure. Simplement, j'étais las ; je me sentais vide de ma vie.

« Stanislas, dit-il timidement, tu ne m'en veux pas ? »

Je fis signe que non, sans bouger, occupé tout entier par cette obscure torpeur. Il reprit :

« Est-ce que tu me permets de m'asseoir ? »

Et il s'empara d'une chaise de jardin. Il me demanda du feu. Je lui en donnai. Son visage, ses mains tachaient de blanc la pénombre, autour du point brillant de sa cigarette allumée. Accoudés tous deux à la table, l'un en face de l'autre, nos figures se touchaient presque ; la sienne était celle d'un homme qui a pleuré, et que viennent de calmer ses larmes. Une feuille, une de ces feuilles qui, dans les villes, tombent deux mois trop tôt, vint se poser sur la table. Il l'écarta, d'un geste qui me rappela Vivombre, et les soirées d'octobre sous les marronniers du jardin. Un même sourire nous montra que nos pensées s'engageaient dans une direction commune. Il dit doucement :

« Tu te souviens ? Le parc ?

— J'y suis retourné, dis-je, il y a huit jours. »

Nous parlions à de longs intervalles, laissant le silence nous porter.

« Ah ! dit-il. Tu y es retourné. »

Et je sentis dans sa voix un peu de la nostalgie des grands arbres. Je compris alors pourquoi nous jouissions d'être ensemble. J'étais le seul, après tout, avec lequel il pût s'entretenir du passé.

— Emmanuel, dis-je, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ? dit-il.

Il se rapprocha. Mes questions, ses réponses, se suivaient avec cette facilité qu'ont les rêves. Nous sommes tous des acteurs : nous jouons un rôle, que du reste nous ne choisissons pas. Nous entrons, presque à notre insu, dans celui de l'amant, du mari, de l'ami infidèle ou de l'honnête femme amoureuse ; comme ces comédiens médiocres qui, par timidité, par routine, se contentent toute leur vie d'imiter Sarah Bernhardt ou Talma, nous suivons sans rien y changer les indications d'un texte qu'ont avant nous bégayé quelques milliers d'hommes. On aime, on hait, quelquefois l'on tue, parce que cela fait partie du rôle. En ce moment, Emmanuel

et moi étions sortis du nôtre ; n'étant plus que nous-mêmes, nous ne pouvions plus nous haïr.

« Quoi ? dit-il.

— Comment es-tu arrivé, dis-je, à t'imaginer que... je t'aimais ?

— Elle me l'a dit », fit-il doucement.

Je revis l'escalier de bois de cette maison de province, mon ombre portée sur le mur, Emmanuel et Thérèse de l'autre côté d'une porte vitrée, la jeune femme inclinée au coin d'un feu que je n'entendais pas brûler.

« Était-ce le soir où tu es revenu de Nancy, dis-je, très tard, par une tempête de neige, et où elle t'attendait au salon ? Je vous ai vus.

— Tu nous épiais ? »

Silence : comme il commençait à faire nuit, je n'eus pas besoin de détourner les yeux.

« Non, reprit-il. Pas ce soir-là. Bien avant. C'est ce soir-là, continua-t-il, que je lui ai fait... mes aveux.

— Bien avant ? dis-je, troublé. Emmanuel, je te jure qu'à cette époque je n'avais rien dit à Thérèse qui pût l'amener à penser... »

Je m'attendais à ce qu'il ne me crût pas. Il dit simplement :

« Je suppose que les femmes, vois-tu, ont un instinct pour ces choses. »

Autre silence. Nos demandes, nos réponses, se formaient en nous, sans hâte, à la façon de ces gouttes d'eau qui se gonflent, s'arrondissent, s'allongent sans bruit au bord d'une feuille, mais résonnent longuement quand elles tombent. Il reprit, après une pause :

« Lorsque Thérèse et moi t'avons invité à Vivombre, elle savait, n'est-ce pas, que tu étais mon meilleur ami ?

— Oui, acquiesçai-je. Pourquoi ?

— J'y avais déjà pensé, dit-il comme se parlant à lui-même. L'envie d'éprouver jusqu'où va son pouvoir, de se glisser entre deux amis... Il faut que tu saches : bien avant qu'elle ne m'eût confié ton amour, elle m'avait prié de t'éloigner de Vivombre.

— Ah ! » fis-je, la voix changée.

« J'ai cru d'abord qu'elle t'aimait... qu'elle avait peur de t'aimer. Maintenant, je me demande si elle ne désirait pas plutôt... nous désunir.

— Pourquoi ? » dis-je à voix basse.

« Qui sait ? fit-il distraitement. On voit cela tous les jours... Et puis, si elle m'aimait... ne crois-tu pas que notre affection l'un pour l'autre ait pu lui paraître une espèce d'empiétement ?

— Une espèce d'empiétement ? répétei-je d'une voix

lente. Notre amitié ? Non, je ne crois pas cela. Ce n'est tout de même pas la même chose.

— Tu as raison, dit-il. C'est vrai. Je n'y pensais pas : ce n'est tout de même pas la même chose. »

Le silence se referma comme une eau qu'on cesse d'agiter. Au bout d'un moment :

« Mais alors, dis-je, inquiet, c'est qu'elle t'aimait ?

— Stanislas, dit-il doucement, cela te ferait-il tant de peine ? »

Je ne trouvais rien à répondre. Soudain :

« Mais enfin, dis-je avec agitation, tu vois bien qu'il faut que ce soit une chose ou l'autre !

— Tu crois ? dit-il lentement. Moi pas. Tout serait trop simple, s'il fallait toujours que ce fût une chose ou l'autre. Généralement, c'est une chose et l'autre. »

Il prit une seconde cigarette. L'allumette enflammée me détailla ses traits, ses vêtements fripés, son linge médiocre, tout son aspect, nouveau pour moi, de pauvreté fatiguée. Tout à coup :

« Figure-toi ! dit-il presque gaiement. J'ai toujours cru que tu reviendrais.

— À cause d'elle ? murmurai-je.

— Non, dit-il. Pas à cause d'elle. Je savais...

— Et cependant, l'interrompis-je, tu m'as affreusement mal reçu. »

Il me prit la main. Je sentais la sienne trembler :

« Si je t'avais bien reçu, tu m'aurais méprisé », dit-il.

C'était vrai. Je n'essayai pas de protester. Alors, continuant sa pensée :

« ... que tu ne me laisserais pas me débattre seul. »

Je me rappelai les expressions, inusitées chez lui, dont il s'était servi tout à l'heure, et qui m'avaient paru l'indice de fréquentations misérables. Je murmurai :

« Tu n'as personne ?... »

Il fit un geste que je ne compris pas dans l'ombre. Quelques dîneurs s'en allaient ; le garçon, en tablier maculé, faisait sur le seuil le compte de ses pourboires. Cette pauvre atmosphère de guinguette me serrait le cœur. Je repris :

« Et... tu viens souvent ici ?

— Non, dit-il. Je t'ai vu entrer.

— Écoute, dis-je en me penchant vers lui. Nous nous sommes aimés comme deux frères... comme deux frères devraient s'aimer. Si tu as besoin d'argent...

— Non, dit-il d'une voix étranglée. Pas ce soir... je ne veux pas gâter... notre amitié. Où habites-tu ? »

Je lui dis le nom de mon hôtel. J'étais gêné de lui avoir fait cette offre, puisqu'il ne l'avait pas acceptée. Quittant sa

chaise, il vint s'asseoir à mon côté, et, se rapprochant de moi jusqu'à me frôler dans l'ombre :

« Stanislas... mon ami... mon seul ami... Tu n'as plus peur de moi, n'est-ce pas ? Je ne te fais plus peur... Tu vois bien, continua-t-il avec effort, que je ne t'en veux plus... de vous être aimés... Et... comment ne t'aurait-elle pas aimé ? »

Il y avait dans sa voix je ne sais quoi de déchirant qui me fit mal. Je me pris la tête dans les mains, et, avec un court sanglot :

« Mais qu'est-ce que j'en sais, moi, si elle m'a aimé ? »

— Ah ! » fit-il avec un cri de joie. « Tu n'y crois plus ! Mais alors », bégaya-t-il en me secouant le bras, « alors... » Et, se reprenant, insinuant, presque tendre, me caressant les cheveux comme un enfant qu'on veut calmer :

« Mon petit... puisque c'est passé... »

Et, se penchant, il m'embrassa.

C'en était trop. Je sanglotai sur son épaule, humilié et touché par ce que je croyais sa pitié. À ce moment, une lampe s'allumant dans la maison voisine me révéla son visage, un visage convulsé, tremblant, qui démentait cette bonté. Je n'ai jamais revu, et j'espère ne jamais revoir de figure ainsi décomposée par la haine. Si ce n'était pas de la haine, je ne sais plus quel nom lui donner.

Il me serrait la gorge : sans mot dire, avec effort, je me débarrassai de ses mains. La nécessité de ne s'exclamer qu'à voix basse, pour n'alerter point les dîneurs assis sous la tonnelle voisine, créait entre nous, malgré moi, comme une étroite complicité. Cette lutte se prolongeait en silence, sans que je sache encore s'il s'agissait d'un jeu, si, précisément parce qu'il se sentait incapable de me nuire, ou plutôt de l'oser, il s'efforçait de me tromper, de se tromper lui-même, sur le sérieux de ses velléités de vengeance, s'il cédaient enfin, après tant de contrainte, à une rage subite, spontanée comme un amour, ou si ce n'était pas ma frayeur qui le poussait à m'épouvanter. Je m'étais levé : tous ces états physiques se ressemblent ; saturé d'émotions, je tremblais comme au moment où l'on atteint la joie, au sortir d'un cauchemar, ou après un danger mortel. Il s'en aperçut : ce qui m'effraya le plus, c'est qu'il ne s'en étonna point. J'appelai le garçon, je le payai, refusant la monnaie, moins par insouciance que par hâte d'en finir. J'avais beau sentir l'absurdité de cette peur nerveuse, que n'avait en somme justifiée nulle menace ; mes raisonnements ne me calmaient pas ; son attendrissement, sa confiance, tout ce qui m'étonnait tout à l'heure, ne me semblaient plus qu'un mensonge auquel je m'en voulais d'avoir cru. Il s'était levé, lui aussi. Son visage à peine changé ne manifestait plus qu'une sorte d'ironie lassée. Je me dirigeai

vers la porte ; il me suivit en silence, docilement, presque servile, ce qui tenait peut-être à son aspect de pauvreté. Je fis semblant de ne pas voir qu'il m'avait tendu la main. Alors, mi-suppliant, mi gouailleur :

« Quand est-ce qu'on se revoit ? »

Je balbutiai je ne sais quoi. Je m'en voulais amèrement de lui avoir nommé mon hôtel. Une fois dans la rue, la pluie qui commençait à tomber servit de prétexte à ma hâte. Je hélai un taxi, et m'y jetai.

Avant de regagner ma chambre, je passai au bureau de l'hôtel, et, donnant au concierge le signalement d'Emmanuel, je demandai, si cet individu se présentait pour me voir, qu'on ne le laissât pas monter. J'avais choisi d'instinct le terme le plus dédaigneux : comme pour motiver ma façon d'agir, je ne manquai pas non plus d'insister sur la médiocrité de sa mise. Lorsqu'il s'agit d'éconduire quelqu'un, le moyen le plus sûr de ne choquer, ou du moins de n'étonner personne, c'est de laisser sentir que ce gêneur est un pauvre.

Pour un homme qui vient de s'éveiller, rien de plus absurde qu'un rêve : sans doute que pour les morts, si les morts se souviennent, rien n'est plus absurde que la vie. Je me levai tard ; des images de meurtre m'avaient poursuivi dans le sommeil ; je me réveillai en sursaut ; j'étouffais. Ces fantaisies du cauchemar ne me revinrent à l'esprit que lentement, tandis que seul dans ma chambre je prenais mon déjeuner du matin. Je ne fis qu'en sourire : si l'on n'est pas gêné par l'ineptie de ses songes, cela tient uniquement à ce qu'ils n'eurent pas de témoins. Mes émotions de la veille, ayant précédé ce cauchemar, ne m'en semblaient plus que le prélude : je n'en voyais plus la raison, depuis que je ne les éprouvais plus. Dans le hall, j'aperçus de loin le concierge, parlant anglais avec de nouveaux arrivants. Il se détacha de leur groupe, vint à moi avec un sourire entendu, et m'apprit que la personne en question s'était présentée vers 10 heures du matin.

« Et vous lui avez dit que j'étais sorti ? »

— Naturellement, fit le concierge. Oh ! Cela n'a pas été si facile : ce monsieur insistait. Il insistait beaucoup trop. Mais quand on m'a donné une consigne... »

Depuis que je ne craignais plus de voir paraître Emmanuel, je m'étais mis à douter si j'avais bien fait de l'éconduire. N'étant pas sûr d'avoir raison, j'eusse désiré qu'on m'approuvât. Mon visage traduisait sans doute cette envie et cette inquiétude. Alors, plein d'une approbation déférente, mais discrète, comme la flatterie d'un homme de goût :

« On voit tout de suite que Monsieur avait bien raison de

ne pas vouloir qu'il monte. Ça vous a l'air d'un homme capable de faire un mauvais coup.»

C'était ce que j'avais pensé la veille. Une heure plus tôt, je continuais de le penser. Mais, de même qu'un écrivain ne reconnaît plus son œuvre, traduite dans une langue étrangère, ma peur, renvoyée par ce gros homme méfiant, obséquieux et galonné, me revenait méconnaissable. Je cessai d'y voir un mouvement provoqué par ce que j'avais vu, ressentiment moi-même, pour n'y plus découvrir que ce sentiment de défiance mesquine, presque haineuse, qu'inspire à tout homme installé à l'aise dans la vie la simple vue d'un malheureux. Mais trouver basse une inquiétude n'empêche pas de l'éprouver, pas plus qu'on n'est guéri d'un amour pour le croire dégradant. Durant tout le jour, je passai sur les choses mon mécontentement de moi-même : je me plaignis du repas, inférieur à celui que j'avais fait dans le même hôtel quelques années plus tôt, de l'absence de journaux dans le salon de lecture, de la lenteur du service. Assis dans le hall, séparé de la pluie par une vitre, je suivais des yeux la silhouette indistincte des passants, qui semblaient se diluer dans la brume ; des visiteurs, se dégageant de la porte tambour, apportaient avec eux des bouffées d'humidité chaude ; j'étais soulagé quand je m'apercevais qu'ils étaient venus pour quelqu'un d'autre. Je remontai dans ma chambre où je me fis servir du thé que je trouvais détestable. Un parti pris de dénigrement me fit critiquer à la fois la couleur du tapis et l'énervant va-et-vient de la pendule électrique. Combien peu d'hommes s'avouent les motifs de leurs actes ! Nos mensonges envers autrui ne sont qu'une petite part de ceux que nous nous faisons à nous-mêmes ; nous trouvons des prétextes, moins humiliants que nos mobiles véritables ; nous les acceptons, bien que nous nous en sachions l'auteur, par une sorte de pitié pour nous-mêmes, comme nous acquiesçons par bonté, ou pour simplifier les choses, aux mensonges d'une personne aimée que nous ne voulons pas faire souffrir. Le même soir, mécontent d'un hôtel dont je me croyais satisfait la veille, mais qui me paraissait brusquement dispensieux, médiocre, et situé dans une rue trop bruyante, j'allai m'installer dans une maison du même ordre, toute semblable à celle que je venais de quitter, mais fort éloignée, et qui me sembla dépourvue des défauts que je découvrais à l'autre, parce qu'Emmanuel n'en connaissait pas l'adresse.

D'habitude, nous sommes seuls au monde. Seuls, nos désirs, nos sympathies, nos haines nous semblent importants, réels, presque tangibles, seuls, ils sont en nous à l'état permanent, et confondus à notre être. Des autres, nous percevons tout au plus les paroles et les actes, ces fragments

détachés, solidifiés d'eux-mêmes. Ils peuvent nous affecter ; ils nous sont utiles ou nous nuisent à la façon d'objets dont nous nous servons, auxquels nous nous heurtons en nous déplaçant dans la vie, mais ils nous comptent pour nous que nos rêves. L'amour seul, d'ordinaire, entrebâille cette prison où d'ailleurs nous vivons à l'aise, donne non seulement aux actions, mais aux intentions des autres, à ce qu'ils pensent, à ce qu'ils ne pensent pas, la même importance organique et vitale qu'a pour nous notre cœur. Et cela est si vrai, il est si bien le type le plus vulgaire de ces sortes de hantises, que si, pour d'autres raisons, nous sommes obsédés par quelqu'un, notre inquiétude ne fait que démarquer l'amour. Je n'aimais pas Emmanuel : c'est-à-dire, je ne croyais pas l'aimer. Et cependant, si je ne l'avais pas fait, j'aurais moins souffert de ce que j'appelais sa haine : peut-être même ne m'en serais-je pas aperçu, car on ne se rend compte des sentiments d'autrui que lorsqu'on peut en souffrir. Déjà je n'attachais plus assez d'importance à Thérèse pour comprendre qu'il m'en voulût à cause d'elle : tant d'allées, de venues, de confidences contradictoires avaient usé en moi l'image de cette femme morte. J'étais presque blessé qu'il lui restât fidèle, puisque ce souvenir le détournait de me pardonner. À force de m'halluciner sur ce qui n'avait pas eu lieu, j'en venais à trouver négligeable mon désir, mes vaines tentatives, tout ce qui avait été. Je m'en voulais, repassant le peu de mots que j'avais osé lui dire, de n'avoir pas su rejoindre en lui cette période antérieure à Thérèse, où nous avions cru l'un en l'autre. Je ne voyais plus dans cette femme, dont pendant deux années je m'étais fait une idole, que la cause d'un malentendu entre mon ami et moi.

Sans doute, un chagrin serait peu de chose, s'il ne s'aggravait de solitude : nous regrettons les morts tant que nous ne les avons pas remplacés. Je m'étais cru seul au monde. Et pourtant, jusqu'à ces derniers jours, lorsque je pensais à Thérèse, je me l'imaginais vivante, je ne la croyais séparée de moi que par cet obstacle fragile : sa volonté ou la mienne. Seul, plus seul que moi, puisqu'il la savait morte, Emmanuel avait dû se réfugier plus farouchement dans ses souvenirs, et, manquant d'espace, piétiner sur ce passé. Il y avait cherché tour à tour des motifs pour se justifier, se consoler, se désespérer davantage. À mon égard surtout, il avait dû essayer toutes les attitudes possibles, sans trouver celle qui l'humiliât le moins ou le fit le moins souffrir. Et c'est aussi ce que j'avais tenté de faire, quand je pensais à lui. Lorsque deux êtres ont mêlé à l'idée qu'ils se font l'un de l'autre l'image d'un passé regretté, ils deviennent l'un pour l'autre aussi émouvants qu'un souvenir. Ils peuvent se haïr, ils ne peuvent guère cesser de s'aimer. Je m'expliquais ainsi ce moment de ten-

dresse, jouée peut-être, mais si naturellement jouée qu'elle prouvait, au moins autant que si elle avait été sincère, qu'Emmanuel restait capable d'en éprouver pour moi. Comme il suffit, pour qu'une femme nous haïsse toute sa vie, qu'elle se soit donnée à nous par ennui, l'espace d'une demi-heure, il suffisait peut-être, pour qu'il me détestât, qu'il m'eût trop complètement avoué jusqu'à quel point il m'aimait. Et, sans doute, si je lui avais été moins cher, m'eût-il plus volontiers pardonné, parce qu'alors ce pardon n'eût pas été involontaire.

Une semaine passa. Si je voulais être exact (et pourquoi donc écrirais-je, si ce n'est pour donner des choses l'image la plus exacte, la moins déformée possible ?) je devrais ici faire mention des théâtres, des causeries d'affaire, des préoccupations de métier et des courses en automobile, qui, pendant cette semaine, me servirent à user la vie. On ne pense pas assez qu'il y a dans tout récit une faute de perspective : on y narre tout au plus quelques moments plus rares, plus émouvants que d'autres, on ne s'aperçoit pas que ces moments, qui seuls émergent dans nos souvenirs, flottent, sur la nappe obscure, mais continue, des longues heures anonymes auxquelles nous ne repenserons pas, et ne se conçoivent pas sans elles. Notre vie tout entière sait peu de chose de nous-mêmes ; nos émotions bouleversent, mais n'occupent pas nos heures ; elles laissent ce soin aux habitudes, et dans le sommeil enfin elles n'interviennent que grâce aux songes. Et cependant, l'idée d'Emmanuel continuait sourdement de se rappeler à moi, comme celle d'une maladie dont je n'eusse pas cessé de souffrir. Il est aussi difficile d'être inconstant que d'être fidèle : je n'avais pas oublié Thérèse ; sans le savoir, je reportais sur lui l'inquiétude que j'avais d'elle, et à laquelle un vivant, après tout, offre un meilleur support qu'une morte. C'était le souvenir de mon amour qui rendait si tragique, presque si passionnée, mon amitié persistante, de même que notre affection mutuelle, les infinis scrupules de notre amitié intacte, avaient rendu tragique mon amour commençant. Du moins, je voulais le croire. On use une partie de sa vie à la recherche des causes ; il n'est pas sûr qu'il y ait des causes.

Un soir, en rentrant du théâtre, je trouvai sur ma commode une lettre réadressée, une de ces banales enveloppes jaunes qui servent aux lettres anonymes, aux demandes des mendiants professionnels, et aux billets d'amour des servantes. Elle avait dû traîner sur le bureau de l'hôtel où j'étais descendu tout d'abord, et mis près de cinq jours à venir des Tuileries à l'Étoile. J'y lus :

Mon ami,

Que se passe-t-il ? Je t'ai attendu toute la semaine. J'étais si heureux de

t'avoir revu. Je suis allé plusieurs fois te demander à ton hôtel, mais on m'a dit que tu n'étais pas là, que l'on n'avait pas ton adresse, et je ne sais pas si tu ne veux plus me revoir. J'ai besoin de te revoir. J'espère que cette lettre te parviendra. Je ne te supplierais pas de venir si cela n'avait pas pour moi une importance si grande que je ne puis même pas t'en écrire. Je suis sûr que tu me comprendras. Je t'attendrai tous les jours, jusqu'à samedi à 9 heures du soir ; après cela, ce ne sera plus la peine, ou je n'aurai plus le courage d'attendre. Je ne sais plus comment finir ma lettre, parce que je ne sais plus ce que tu penses. Ou bien, peut-être, c'est que je n'ose pas.

Ton ancien ami,

EMMANUEL.

Il était 2 heures du matin, trop tard pour l'aller voir, presque trop tard pour dormir. Sa lettre resta toute la nuit sur ma table ; de temps à autre, je me levais pour la relire. Personne jusque-là n'avait eu besoin de mon affection ; cette lettre me donnait la joie d'être nécessaire à quelqu'un. Je m'exagérerais maintenant les qualités d'Emmanuel, comme si j'avais attendu qu'il m'appelât, pour m'avouer que je l'aimais. Je ne m'étonnais pas qu'il tînt à ma tendresse, puisque j'avais souffert de ne pas retrouver la sienne. Nos sentiments ne se mélangent pas : ils se remplacent ; j'avais oublié ma frayeur. L'idée ne me vint pas que cette lettre pouvait n'être qu'une ruse pour retrouver ma trace, et peut-être me persécuter. Sans doute, ces pauvres phrases ne m'apprenaient rien d'essentiel, mais venues de lui, elles me le présentaient de façon plus continue, plus tenace que n'avaient pu le faire ses paroles, sous le jour où il se voyait soi-même ; elles m'émouvaient en me prouvant surtout que je n'étais pas seul à souffrir. Je ne me dis pas, comme j'aurais pu me le dire, que ce rapprochement n'aboutirait de nouveau qu'à des effusions inutiles ; il suffit bien souvent, pour que nous fassions quelque chose, que depuis des semaines nous ayons décidé de ne pas le faire : c'est une des façons qu'a l'esprit de se prouver sa liberté. Le lendemain, sans me rappeler que peu de jours plus tôt, je m'étais promis de ne plus jamais le revoir, je me précipitai chez mon ami.

C'était un mardi : j'étais donc de trois jours en retard. Mais je ne doutais pas qu'il ne m'attendît toujours : je savais qu'on ne donne jamais, en pareil cas, le vrai terme où s'arrêtera notre impatience, que l'on attend encore quand on prétend n'attendre plus. Et cependant, je me hâtai. J'eus quelque peine à reconnaître la rue, où je n'étais venu qu'une fois, par un de ces soirs de dimanche qui donnent aux plus banales la langueur d'être oisives. Elle avait pris dans la clarté du matin je ne sais quoi de plus strict, de plus précis, l'aspect d'une rue comme toutes les autres où logent des gens quelconques qui gagnent plus ou moins leur vie. Le rez-de-chaussée de l'im-

meuble où habitait Emmanuel était occupé par un marchand de légumes; je ne m'en étais pas aperçu, lors de ma première visite, le rideau de fer étant baissé. La concierge, debout sur le seuil, causait avec une femme chargée d'un panier à pain; elle me reconnut tout de suite, ce qui prouve qu'elle voyait peu de monde, ou qu'Emmanuel ne recevait presque personne. Elle s'écria :

« Ah! Vous arrivez au bon moment!... »

Et, comme je voulais monter, elle me retint par le bras.

L'émotion enlevait à ses traits l'ordre qui devait leur être habituel et faisait un chaos de son gros visage inconsistant. À grand renfort de phrases coupées d'exclamations, compliquées de parenthèses, mêlant le style des journaux au langage de la loge, cette femme me raconta ce qu'elle appelait le drame du troisième : comment, une heure plus tôt, inquiétée par une odeur de gaz, elle était entrée dans l'appartement d'Emmanuel, comment le médecin qui habitait le même immeuble, appelé par elle, avait déclaré que la mort remontait déjà à plusieurs heures, et comment son fils, qui était sergent de ville, s'était chargé d'aller prévenir la police. Quand je veux me rappeler la mort de mon ami, ce qui me revient tout d'abord, ce sont ces renseignements misérables. La vie a bien mauvais goût quand il s'agit de faire du drame.

Ma première sensation ne fut que de soulagement; je n'avais plus, cette fois encore, qu'à constater le fait accompli; j'échappais à toutes les complications futures; j'étais débarassé du fardeau d'aimer quelqu'un. Je me reproche trop ma dureté pour accepter qu'on m'en blâme : si Emmanuel m'avait été moins cher, sa mort ne m'eût pas apporté ce sentiment de libération. Puis, le moment d'après, je commençai à souffrir. Je ne me crois pas d'ailleurs si odieux que je puis le paraître : il faut longtemps pour dégager la douleur des apparences d'un fait divers.

« Vous entendez? me dit en ricanant la concierge. La bonne du docteur qui pense que c'est un accident! »

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, fit la jeune bonne du docteur. Je comprends bien que depuis la mort de sa femme ce pauvre monsieur était tout changé. Je m'étais dit : il ne vivra pas. C'est qu'il faut vous dire : j'ai été placée chez un veuf qui est mort de cette façon-là. »

C'était la mince servante chargée du panier à pain. Elle hésitait, sans pouvoir opter entre l'envie de donner à cette mort la cause la plus sentimentale possible, et celle d'exagérer les méfaits des fuites de gaz. Je compris qu'il devait y avoir, entre ces deux femmes, je ne sais quelles piques journalières. La mort de mon ami allait être pour elles un nouveau sujet de discussion.

La bonne du docteur se coula dehors, en disant qu'elle

avait son marché à faire. Peut-être voulait-elle être la première, dans les échoppes du voisinage, à annoncer le drame du troisième. Ce qu'elle venait de dire me sembla moins invraisemblable que tout d'abord je ne l'avais cru. La mort d'un être aimé procure à ceux qui restent une exaltation presque semblable à celle des drogues; elle nous bouleverse trop pour que nous nous sentions souffrir. Au bout de quelques semaines, elle tombe; l'on se trouve seul en face du vide; et l'on meurt, non d'avoir perdu quelqu'un, mais de ne pouvoir se réhabituer à vivre sans lui. Moi-même, ce n'est que lorsque j'eus cessé de les pleurer, que je me suis aperçu combien me manquaient mes morts. J'avais besoin, d'ailleurs, que cette fille ne se fût pas trompée : en ce cas, je n'étais pour rien, ou du moins pour peu de chose, dans ce dénouement d'un malheur. Ce dont je me serais fait de violents reproches, quelques semaines plus tôt, n'était maintenant qu'un moindre mal : qu'il se fût suicidé pour Thérèse m'innocentait presque de sa mort.

J'avais suivi la vieille femme dans l'escalier si étroit que je me demandais, machinalement, comment on ferait dans quelques jours pour y faire passer un cercueil. Elle semblait m'excepter de son universelle malveillance. Elle se retourna en grommelant :

« Avec cela, monsieur, qu'on sait tout de la vie d'un homme! Il n'y avait peut-être pas que la mort de sa femme, allez, pour lui donner envie d'en finir. »

Peut-être, elle voulait simplement dire par là qu'on peut toujours trouver, dans la vie de chaque homme, quelques bonnes raisons pour désirer mourir. Mais je l'entendis autrement. Je n'avais connu de l'existence de mon ami qu'une seule face, celle qui regardait Thérèse, et, peut-être, celle qui me regardait. Cet Emmanuel était mort. Mais celui qu'il avait été dans ses rapports avec d'autres, celui qui avait souffert, ou joui, ou prié, quand je n'étais pas là, je ne le connaissais jamais, et c'était pour moi comme s'il n'avait pas existé. Nous avons tous plusieurs vies. De sa vie sensuelle, par exemple, je n'avais su ce que Thérèse avait cru devoir me dire, et peut-être elle avait menti, ou que ce que j'avais pressenti moi-même. Et le drame des sens n'est même pas le seul drame humain. La vie d'un homme est toujours si complexe que, même s'il se suicide pour un motif à peu près clair, on ne sait jamais combien d'autres malheurs ont collaboré à sa mort.

Je fis une dernière tentative pour m'instruire de cette part de sa vie qui pour moi resterait dans l'ombre. Je demandai :

« Et... il ne connaissait personne... que vous puissiez prévenir? »

Elle fit le geste de lever les bras :

« Si vous vous figurez que je vais prévenir tout ce monde-là ! »

Ce fut tout. Nous avons atteint le palier du troisième étage. Une jeune femme, assise sur une marche, s'occupait à frotter le parquet. C'était la femme du sergent de ville. Elle se leva, et quand elle sut pour qui j'étais venu, saisie :

« Vous ne seriez pas, tout de même, le monsieur dont il attendait une lettre ? »

— Mais... fis-je, comment avez-vous pu savoir ? »

Je ne m'étais jamais senti si coupable.

« Oh ! c'est très simple, me dit doucement la jeune femme. Il était toujours très inquiet qu'il n'y eût pas de courrier pour lui. L'autre jour, il avait dit qu'il attendait une lettre ou une visite très importante, et que c'est pour cela qu'il n'osait pas sortir. Alors, mon mari et moi, nous avons pensé que c'était peut-être quelqu'un qui voudrait bien lui prêter de l'argent. Parce que vous savez, monsieur, d'argent, il n'en avait pas. Il y avait déjà longtemps qu'il ne payait plus son terme. Et voilà que le propriétaire allait l'expulser dans huit jours. »

C'était la seule raison à laquelle je n'eusse pas pensé. N'avais-je été pour lui que cette chose déjà rare : un ami auquel on peut demander un prêt ? Je me sentis déçu, presque blessé, comme si ce mort m'eût trahi. Que croire ? Était-il mort parce qu'il n'avait plus de quoi vivre, ou parce qu'il n'avait plus pour qui vivre ?

Elle dut prendre mon silence pour une espèce de réponse. Elle reprit :

« Ce n'est pas vous... Tant mieux... Parce que, monsieur, ce serait trop triste. »

Elle avait parlé à voix basse, comme s'il s'agissait de ne pas effaroucher la mort. La vieille femme resta sur le seuil ; elle et moi, nous entrâmes dans cet appartement si étroit, qui pourtant semblait avoir grandi, depuis qu'Emmanuel vivait seul, mais que des raisons sentimentales lui avaient sans doute fait garder. Elle ouvrit une porte. Un jour cru emplissait la chambre : je reconnus l'ancien désordre, fait d'incurie et de pauvreté. On n'avait rien rangé, d'abord parce que les pauvres gens savent qu'en pareil cas il vaut mieux tout laisser en place, et aussi parce qu'ils craignent toujours, s'ils touchent à quelque chose, qu'on les accuse de détournement. Seulement, avec une dévotion presque maternelle, on avait bordé le lit où mon ami était couché, de sorte que son sommeil prenait un aspect d'enfance. Il paraissait très jeune : beaucoup plus jeune que moi ; on lui eût donné dix-huit ans. Le bandeau que les deux femmes avaient tant bien que mal enroulé autour de sa tête, parce que cela se fait toujours, évoquait des idées d'opération et d'hôpital, de sorte qu'il avait l'air, couché sur ce lit, d'être chloroformé par la mort.

Mais on avait ouvert les fenêtres pour conjurer l'odeur du gaz. On parle du sourire des morts. Il y a en eux une certitude qu'on ne leur prendra plus, d'autant plus qu'ils l'ignorent eux-mêmes, mais que les vivants posséderaient s'ils songeaient qu'ils mourront un jour. Je trouve une infinie douceur à penser que le plus pauvre des hommes est toujours sûr d'avoir sa mort.

La jeune femme qui m'accompagnait s'était approchée du lit. Je me tins debout, gauchement, la tête inclinée, en m'apercevant qu'elle priait. Au bout d'un instant, elle murmura qu'elle allait chercher des bougies, puisque enfin c'est la coutume. Elle sortit ; elle me laissa. Je souffrais de rester seul, près d'Emmanuel, dans cette chambre où je n'avais été qu'un comparse, comme peut-être je l'avais été dans sa vie. Tout à coup, l'idée me vint que Thérèse, en m'éloignant d'elle, en m'éloignant de lui, pouvait avoir eu d'autres raisons que ce qu'elle m'avait dit, et même que ce que j'avais cru. J'écartai cette idée, qui me parut presque coupable. Il était trop tard : je ne saurais jamais, à supposer qu'il l'ait su lui-même, jusqu'à quel point mon ami m'avait aimé. Mais du moment que rien n'est plus, il importe peu de savoir ce qui a été. Avant que cette femme ne revînt, me penchant sur le lit, je n'eus que le temps d'embrasser mon ancien ami. Je ne crois pas qu'il faille réserver ce contact à la passion ou au désir, on a beau dire : ce n'est jamais que l'âme qu'on baise sur des lèvres.

Puis, la jeune femme rentra. Je n'ai plus maintenant qu'à résumer ce qui va suivre : il y eut commencement d'enquête, qui ne fit que confirmer le suicide. Je m'offris à prévenir la famille ; Emmanuel avait une sœur, plus âgée que lui, mariée à l'étranger, et avec laquelle il était mal depuis longtemps. Je lui télégraphiai ; cette personne me répondit qu'elle ne pouvait pas venir. Elle le fit sans doute avec d'autant moins de regrets qu'elle n'ignorait pas qu'il fût pauvre. Je me chargeai de tout ; l'inhumation devait avoir lieu au cimetière d'Ombrevive ; le curé ne fit aucune difficulté, le genre de mort d'Emmanuel n'étant pas connu au village. Je passai les quelques soirs qui suivirent à ranger le peu de souvenirs qu'Emmanuel avait laissés ; tous les vêtements de Thérèse étaient restés dans une armoire ; cette vue me bouleversa comme si je continuais à l'aimer. Je ne trouvai qu'un seul objet de quelque valeur : c'était un revolver chargé. J'appris qu'Emmanuel l'avait acheté à un armurier du voisinage peu de jours avant sa mort. J'en fus troublé, bien que cela prouvât peut-être, simplement, qu'il avait pensé d'abord à ce mode de suicide. J'avais fait allumer le fourneau de la cuisine, je détruisis de la sorte un certain nombre de papiers, qui me semblèrent sans importance, des ordonnances de médecins, et des photographies qui n'étaient pas celles de Thérèse. Je ne

trouvai nulle part mes anciennes lettres d'amour, qu'il m'avait dit avoir gardées. Il me fallut supposer qu'il les avait brûlées avant de mourir, ou plutôt qu'il ne les avait jamais eues, et que, mal renseigné sur mes rapports avec Thérèse, il ne m'en avait parlé que pour m'arracher un aveu. Pendant les deux ou trois soirées que je consacrai à ces rangements, j'espérais, sans me l'avouer, une de ces visites auxquelles la concierge avait paru faire allusion, en me parlant des personnes qu'elle ne préviendrait pas. Mais il n'en vint aucune. Seulement, de temps à autre, sa belle-fille frappait à ma porte, pour me demander si je ne désirais pas souper.

J'ai dit que l'inhumation devait avoir lieu au petit cimetière d'Ombrevive. Un employé de la maison B. m'attendait à la halte du train qui précède celle de Vives, où j'avais préféré ne pas descendre. L'automobile fit un détour à travers la campagne; par le chemin en lacet, nous atteignîmes le village, pas très distant de Vivombre, mais situé sur l'autre versant d'un plateau, où jusqu'à ce jour je n'étais pas encore monté. Il venait de pleuvoir. Je n'avais prévenu que Pascaline et mon vieux maître; ni l'un ni l'autre ne vinrent, mais je ne doute pas que l'abbé Godechaud ne fût présent en pensée, ou plutôt en prière. Seule, Mlle Armance était là, dans une robe de drap noir, sans doute la meilleure qu'elle eût. Comme elle était venue à pied, le bas de sa jupe trop longue était taché par la boue. Il n'y eut qu'une simple absoute. Quand ce fut fini, Armance Godechaud me serra la main en m'invitant à dîner. Je refusai; elle n'insista pas. Elle tenait presque continuellement un mouchoir blanc déplié devant sa figure; la rougeur de ses yeux me fit croire qu'elle avait pleuré. Il est triste que la plus grande douleur ne réussisse qu'à donner au visage l'apparence du rhume de cerveau. Je lui proposai de l'accompagner jusque chez elle; à son tour, elle refusa; elle préférerait être seule. Debout, sur le seuil de l'enclos, je la regardai disparaître. Elle se retourna une ou deux fois vers le cimetière, mais je pus croire, si je le voulais, que c'était pour me dire adieu.

Je rentrai dans le cimetière. C'était un champ étroit, inégal, presque sans arbres. Quoi qu'en ait dit Mlle Armance, il n'y avait pas de tombeau de famille; mais sept ou huit pierres, quelques-unes très anciennes, portaient le nom des Olin-sauve. Je déchiffrai machinalement des inscriptions toutes rongées: celles de gens dont je ne savais rien, sinon qu'ils furent et qu'ils ne sont plus. À l'extrémité du champ, près de la haie contre laquelle, l'hiver, doit s'accumuler la neige, la tombe fraîchement refermée ne portait encore qu'un seul nom. Je m'agenouillai, moins par piété que parce que cette attitude semble nous rapprocher des morts. Que n'aurais-je pas donné, quelques semaines plus tôt, pour aller pleurer sur

cette tombe! Mais il était trop tard puisque Thérèse n'était plus seule. Mon amie, je vous l'ai ramené. Je pense, avec une mère douce, à ces écuyers des contes du Moyen Âge, étendus par terre, au pied de la couche où s'unissent les amants qu'ils eurent mission de servir. Il me semble que, ce soir, je suis chargé de faire ce lit.

Mon amie, je ne sais pas si je vous aimais. Les récits d'autrui embellissent tant l'amour qu'on n'ose plus être sûr de l'avoir jamais éprouvé. Et je ne sais pas si vous m'aimiez. Je m'étonne d'avoir voulu vous comprendre, d'avoir recherché cette possession de l'esprit, plus vaine que celle du corps. Pour réunir trois cœurs qui n'ont pu s'accorder, je ne vous aime plus assez, Thérèse; ce que j'aimais en vous, je puis le trouver en d'autres, d'autant plus peut-être que je vous l'avais prêté. Prêter à quelqu'un ce qu'il faut pour qu'on l'aime, c'est en cela que consiste presque tout l'amour.

Je me relève; je me détourne de la tombe. L'odeur des prés, des champs, de la rivière monte comme une symphonie pastorale éternelle; la plaine, où Vivombre de loin n'est qu'une maison comme une autre, s'étale doucement sous mes pieds. Les gens sont tous quelconques, parce que nous ne savons pas leur histoire. Mais on ne sait jamais leur histoire. Je ne suis sûr de rien, ni des vertus de ces deux morts, ni de leurs fautes, ni de leurs larmes. Je ne suis sûr que de leur vie. Cet homme et cette femme ont vécu. La vie, avec ses contradictions, ses illusions, ses erreurs, les a possédés comme en ce moment elle me possède: pour quelque temps encore, j'ai sur eux le privilège d'exister. Je sors du cimetière. Il ne fait pas beau, mais le temps non plus n'est pas sombre; de grandes éclaircies pâles s'ouvrent dans le ciel chargé déjà par toutes les menaces du soir. Je prends une route, n'importe laquelle, puisque toute route mène ailleurs. Je me hâte, avant qu'il ne fasse tout à fait nuit.

*Ce volume, portant le numéro
trois cent trois
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publié aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur Valobible des Papeteries Prioux
le 24 juillet 1995
par Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny*

*ISBN : 2-07-011018-4
N° d'édition : 71289. N° d'impression : 15-0623
Dépôt légal : juillet 1995
Premier dépôt légal : 1982
Imprimé en France*

MARGUERITE YOURCENAR

Œuvres
romanesques

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR
CHRONOLOGIE

nrf

GALLIMARD

CE VOLUME CONTIENT :

Avant-propos de l'auteur
Avertissement de l'éditeur
Chronologie

ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT

LE COUP DE GRÂCE

DENIER DU RÊVE

MÉMOIRES D'HADRIEN

Carnets de notes
de *Mémoires d'Hadrien*

L'ŒUVRE AU NOIR

Carnets de notes
de *L'Œuvre au Noir*

ANNA, SOROR...

UN HOMME OBSCUR — UNE BELLE MATINÉE

FEUX

NOUVELLES ORIENTALES

Supplément :

LA NOUVELLE EURYDICE

Bibliographie établie
par Yvon Bernier

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1982.